

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

AVIS AUX VAGUEMESTRES

L'ordre général (584-K), relatif à la distribution, aux troupes, du « Bulletin des armées », prescrit que cette distribution doit être faite dans chaque corps, par les soins des vaguemestres.

Rappelons que le « Bulletin » arrive régulièrement, au bureau postal, deux fois par semaine : **LE JEUDI ET LE DIMANCHE**.

Le nombre d'exemplaires destinés à chaque unité doit être calculé de façon à assurer la remise de :

**UN NUMÉRO PAR OFFICIER ;
UN NUMÉRO POUR DIX HOMMES.**

FRANÇOIS-JOSEPH

Les dernières dépêches indiquent que sa santé est inquiétante... pour les Autrichiens s'entend. Il aurait été frappé, récemment, de deux attaques d'apoplexie.

Le vieux souverain a quatre-vingt-six ans. Il a subi dans sa longue vie de nombreux malheurs, toute une série de catastrophes, nationales ou familiales, dont beaucoup étaient assez douloureuses pour user rapidement une nature moins égoïste que la sienne.

François-Joseph est monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, au milieu de la révolution de 1848, après l'abdication de son oncle l'empereur Ferdinand I^{er} et la renonciation de son père l'archiduc François-Joseph.

La situation de l'Autriche n'était pas brillante à ce moment-là. Des émeutes avaient éclaté à Vienne, à Prague et dans plusieurs grandes villes. La Lombardie et la Hongrie s'étaient soulevées. Un gouvernement révolutionnaire s'était installé à Buda-Pest. La dislocation de l'empire paraissait à peu près certaine.

Désespéré, se voyant déjà perdu, François-Joseph fit appel... au tsar, contre ses sujets révoltés. L'empereur Nicolas I^{er} envoya une armée à son secours. Les troupes russes traversèrent la Galicie, franchirent les Carpathes, pénétrèrent dans la plaine hongroise, écrasèrent les magyars et rétablirent à Buda-Pest l'autorité de François-Joseph.

Celui-ci oublia vite le service rendu. Quelques années après, ce même tsar Nicolas, arrière-grand-père de Nicolas II, qui avait sauvé François-Joseph, disait avec amertume : « L'Autriche a étonné le monde par son ingratitude. »

La Lombardie avait été soumise comme la Hongrie. Mais dix ans plus tard, les victoires françaises de Magenta et de Solferino la délivraient et mettaient fin à la domination de l'Autriche en Italie, domination qui avait duré deux siècles et qui avait été pour ce pays une source de maux sans nombre.

Vaincu une première fois dans la vallée du Pô, François-Joseph le fut une seconde fois, sept ans après, à Sadowa (juillet 1866).

La Prusse et l'Autriche, qui se disputaient l'hégémonie en Allemagne, s'étaient mises

d'accord pour dépouiller le Danemark et lui prendre le Sleswig-Holstein. Mais quand vint l'heure du partage, elles se brouillèrent. L'armée prussienne ne fit qu'une bouchée de l'armée autrichienne.

En quelques semaines, tout fut terminé. Vaincu et humilié, François-Joseph dut faire la paix. Il renonça à l'Allemagne comme il avait renoncé à l'Italie.

Cette double défaite ébranla sérieusement son prestige.

Ses sujets mécontents — on le serait à moins — protestaient contre le despotisme et l'arbitraire de son gouvernement.

Pour éviter de plus grands maux, François-Joseph jugea prudent de faire la part du feu. Il donna une constitution à ses peuples et un régime de faveur à l'un d'eux.

Les Hongrois reçurent pleine satisfaction, aux dépens, d'ailleurs, des Croates et des Roumains.

Désormais, empereur à Vienne, roi constitutionnel à Buda-Pest, François-Joseph présida aux destinées d'un Etat à deux corps, l'Autriche et la Hongrie.

Au point de vue extérieur, François-Joseph, qui n'en était pas à une humiliation près, se rapprocha de la Prusse et de l'Italie, ses ennemies de la veille, par haine de la Russie.

Si cette politique fut peu glorieuse, elle fut du moins profitable. En 1878, l'Allemagne paya sa complaisance en lui faisant attribuer la Bosnie-Herzégovine, aux dépens des Turcs, déjà dupes et victimes de la diplomatie de Berlin.

François-Joseph avait épousé en 1854 la princesse Elisabeth, duchesse de Bavière, qui lui donna un fils et deux filles.

Ses malheurs de famille, si nombreux et si connus, lui valurent une sympathie imméritée, car il les supporta, comme nous l'avons dit, avec indifférence, et il ne fut peut-être pas étranger à la transformation qui se produisit dans le caractère de l'impératrice Elisabeth. Celle-ci s'éloigna peu à peu de la cour, se mit à voyager. Triste et mélancolique, elle parcourut l'Europe jusqu'au jour où un anarchiste la tua, à coups de couteau, sur les bords du lac de Genève.

Le frère de l'empereur, Maximilien, devenu empereur du Mexique, fut pris par les insurgés et fusillé.

Sa belle sœur Charlotte devint folle. Son fils unique, l'archiduc Rodolphe, fut assassiné d'une façon mystérieuse, dans un pavillon de chasse à Mayerling, et son neveu, l'archiduc héritier François-Ferdinand, a été tué, avec sa femme, il y a deux ans à Sarajevo.

Enfin on ne compte plus parmi ses proches les archiducs et les archiduchesses qui eurent des aventures retentissantes.

Mais ces scandales ne suffisaient pas à François-Joseph et il a voulu finir sa vie dans le sang : c'est le « brillant second » qui, par son ultimatum à la Serbie, a déchaîné la guerre actuelle. Ni lui ni ses peuples n'ont lieu de s'en féliciter, et l'on pourra inscrire sur sa tombe, comme on le fit sur celle de son ancêtre Joseph II : « Ci-gît François-Joseph, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises. »

La Gare de Metz

La gare de Metz vient d'être bombardée par nos avions. En vérité, elle était faite pour cela. Jamais gare n'a eu un plus arrogant aspect de forteresse. Par sa laideur démesurée, elle défiait notre doux ciel. C'est du ciel que tombe le châtement.

Elle date de cinq ans à peine. De nouvelles voies ferrées venant d'Allemagne ont été disposées pour accumuler ici, à l'extrême frontière, sous l'abri de puissants ouvrages, des soldats, des provisions, des munitions.

Un énorme toit vert épinard coiffe l'édifice. Sur la tour qui le surplombe, un gros bloc de pierre jaunâtre apparut longtemps comme une énigme : « Serait-il Dieu, table ou cuvette ? » D'après le projet primitif, on devait en faire un saint Georges vainqueur du Dragon. Sans nulle vanité, saint Georges, c'était « eux », et le Dragon, c'était « nous ». Mais l'Empereur aime mieux s'adresser à son « vieux Dieu » qu'à n'importe quel saint du Paradis.

Le bloc de pierre jaunâtre prit la forme du feld-maréchal comte Hæsel, ancien commandant du corps d'armée de Metz, aujourd'hui mentor du Kronprinz en Argonne. Imaginez un homme qui, à vingt pas, semble avoir la tête d'un enfant déguisé en soldat ; à dix pas, la tête d'un sous-lieutenant prussien ; à deux pas, la tête d'une très vieille femme ridée, méfiante et féroce. En Hæsel s'incarne la tradition de l'officier supérieur glabre, laquelle a eu si longtemps pour type le masque sec du maréchal de Moltke. Ajoutons que Hæsel ne brigua nullement l'honneur de voir son effigie à Metz. Il disait : « A Metz, elle est trop exposée. »

Hideuse, et même plus que hideuse, la gare de Metz n'est pas incommode.

C'est de cette gare qu'en temps de paix, descendaient les cent vingt mille soldats prussiens, bavares, saxons, hanovriens qui tenaient garnison à Metz. Leur lourd pas scandé retentissait à toute heure dans la ville. Ah ! ce martyre de quarante-quatre ans, où il n'y avait pas même de silence ! Les soldats lorrains et alsaciens étaient tous envoyés, par un sentiment de méfiance que la guerre actuelle justifie pleinement, dans les garnisons lointaines de l'Allemagne.

Un réseau de voies stratégiques, de chemins de fer à voie étroite et de téléphones souterrains relie cette gare aux forts du camp retranché de Metz, lequel a 75 kilomètres (en 1870, il n'en avait que 25). L'ancienne cuirasse de pierre ne pouvait plus servir à la défense de la ville. Elle devenait même une gêne pour l'offensive. On n'en a laissé subsister que le fort Bellecroix, devenu fort Steinmetz, et qui commande les voies de la nouvelle gare. Une immense grille de fer ferme les intervalles des ouvrages entre la Seille et la Moselle.

Pour le renforcement de Metz, de 1900 à 1906, le Reichstag a voté un crédit de plus de vingt millions par an. Au budget de la

guerre pour 1914, en une interminable série de chapitres « relatifs à des travaux à effectuer dans les diverses garnisons d'Alsace-Lorraine », nous relevons, parmi les titres de ces chapitres : 500,000 marks pour la construction de casernes destinées à l'artillerie de campagne à Montigny-les-Metz ; 2,700,000 marks (3,375,000 francs), pour la construction de nouvelles casernes à Metz ; 200,000 marks (2^e versement) pour la caserne d'une compagnie de mitrailleuses à Morhange ; 800,000 marks pour un nouvel hôpital militaire à Metz ; 600,000 marks pour travaux dans le rayon de Thionville (cette ville est le principal fort de protection pour le nord de Metz).

Voilà du travail pour nos aviateurs.

La vieille ville de Metz, si profondément nôtre, a salué le bombardement avec une infinie reconnaissance. Certes, c'est une rude épreuve pour elle. Mais elle sait que de telles épreuves hâtent le jour de la libération. A Metz, toutes les chères maisons, d'élégance si discrète, de goût si pur, de noblesse si haute, disent d'une commune voix à nos aviateurs : « Tirez donc, au nom du ciel ! »

Emile HINZELIN.

Faits de guerre

DU 25 AU 28 JANVIER

En Belgique.

La canonnade n'a pas cessé d'être très vive dans les régions de Steenstraete, Boesinghe et Hel Sas. De concert avec l'artillerie britannique nos batteries ont violemment bombardé les organisations de l'ennemi, qui ont subi des dommages sérieux. Dans la nuit du 25 au 26, notamment, nous avons efficacement canonné les tranchées et les boyaux de communication où l'on avait constaté des mouvements de troupes.

En Artois.

La lutte d'artillerie a été très violente et continue dans le secteur de Neuville. Dans la nuit du 25 au 26, nous avons exécuté une attaque qui a permis de chasser l'ennemi d'un des entonnoirs produits par les explosions de la veille. Dans la journée du 26, nous avons achevé de reconquérir les derniers entonnoirs près de la route de Thélus à Neuville. Au nord-est de Neuville, dans le voisinage de la Folie, l'ennemi a fait sauter quelques mines dont il a occupé les entonnoirs, mais dans la nuit du 26 au 27 nous avons réussi à reprendre progressivement toutes nos positions, y compris les postes de guetteurs les plus avancés ; nous y avons trouvé de nombreux cadavres, une mitrailleuse, et nous avons fait quelques prisonniers. Dans la journée du 27, une contre-attaque ennemie a été complètement repoussée. Dans la nuit du 27 au 28, nous avons fait jouer un camouflet à l'est de Neuville et repoussé deux tentatives d'attaque à l'ouest de la route d'Arras à Lens.

Dans la région de Wailly, notre tir a réduit au silence plusieurs batteries ennemies.

Entre Somme et Oise.

Nos batteries ont bombardé les cantonnements ennemis d'Hattencourt, au sud de Chaumes, et détruit un observatoire près de Parvillers.

Dans la région de Roye, à l'ouest de Laucourt, nos batteries et nos canons de tranchées ont bouleversé un ouvrage que l'ennemi a été forcé d'évacuer. Nos patrouilles ont pu y pénétrer et ont rapporté du matériel abandonné.

Sur le front de l'Aisne.

Dans la région de Craonne, un important convoi ennemi pris sous notre feu a été obligé de se disperser.

Un tir de nos pièces de gros calibre a endommagé une batterie lourde qui tentait de battre le pont de Berry-au-Bac.

Près de la Ville-au-Bois, nos canons de tranchée ont bouleversé les organisations ennemies.

Près de Puisaleine, notre artillerie a fait sauter un dépôt de munitions.

En Argonne.

Sur la Haute-Chevanchée et vers la cote 285, nous avons fait exploser plusieurs mines avec succès. L'ennemi a subi des pertes sérieuses au cours de la lutte engagée pour la conquête d'un des entonnoirs dont nous occupons l'un des bords.

A Vanquois, la guerre de mines se poursuit à notre avantage.

Entre Meuse et Moselle.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans le secteur de Mouilly, un petit détachement qui tentait de s'approcher de nos lignes, après un assez vil bombardement, a été aisément dispersé par notre feu.

Une de nos pièces à longue portée a pris sous son feu un convoi ennemi qui entraînait dans Mangiennes, au nord-ouest d'Etain.

Au bois Le Frère, notre artillerie lourde a dirigé sur les organisations de l'ennemi un tir qui a donné de bons résultats. Notre feu a dispersé quelques groupes de travailleurs à l'ouest du bois.

Dans les Vosges.

Notre artillerie a efficacement bombardé les positions ennemies de Muhlbach et de Stoss-wihr, ainsi que les casemates du Rain-des-Chênes.

Elle a dispersé des groupes de travailleurs dans la région du Ban-de-Sapt.

FRONT RUSSE

Au sud-ouest du lac de Narchite, les éclaireurs russes ont eu des rencontres heureuses avec l'ennemi.

Sur le Dniester, on signale des combats à coup de grenades.

Au nord de Boyano, une tentative de l'ennemi a été facilement repoussée.

Un zeppelin et des avions allemands ont survolé le district de Riga et les deux rives de la Dvina, jetant par endroits de nombreuses bombes.

En Galicie, sur le front de la Strypa supérieure, quatre aérostats ennemis sont apparus au-dessus des lignes. Deux de ces aérostats ont pris feu dans l'air et ont produit, en tombant, une lumière éblouissante.

Dans la région d'Erzeroum, les Russes se sont emparés des dépôts de l'intendance turque et ont fait un riche butin. Les Turcs, ayant essayé de prendre l'offensive, ont été repoussés avec de grandes pertes.

FRONT ITALIEN

On signale sur tout le front une grande activité des avions ennemis qui ont lancé des bombes sur plusieurs localités sans causer de dommages sérieux.

L'artillerie italienne a détruit des postes ennemis dans la vallée de Fanes et dans la région du Monte-Nero.

Sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, des forces ennemies importantes, favorisées par un épais brouillard, ont attaqué les positions italiennes autour d'Oslavia ; quelques détachements italiens se sont repliés, sur une courte partie du front, sur les retranchements de seconde ligne. Toutes les attaques contre ces retranchements ont été repoussées. L'offensive de l'ennemi, qui a subi des pertes très sérieuses, a été définitivement arrêtée.

Sur le Carso, un détachement italien a gagné du terrain dans le village de San-Martino et s'est maintenu sur le terrain conquis.

EN MÉSOPOTAMIE

Les Turcs ont évacué les tranchées des défenses de Kout-el-Amara, qui sont du côté de la terre, et se sont retirés d'une façon générale à environ un mille des retranchements britanniques.

EN EGYPTÉ

Les troupes britanniques et indiennes coloniales ont marché, dans la matinée du 23 janvier, contre les Senoussis.

L'ennemi, sortant de son camp pour les attaquer, a tenté de les envelopper.

A dix heures du matin, l'action était générale. A midi, l'ennemi, refoulé vers son camp, s'est retiré rapidement dans la direction de l'ouest.

Les Anglais ont occupé le camp et brûlé environ 80 tentes et des approvisionnements. Les Senoussis étaient au nombre de 4,500 environ avec trois canons et trois ou quatre mitrailleuses.

Les pertes britanniques ont été de 28 tués et de 274 blessés ; celles de l'ennemi sont évaluées à 150 morts et 500 blessés.

LA GUERRE AÉRIENNE

Deux avions allemands ont jeté une quinzaine de bombes sur Dunkerque et sa banlieue. Cinq personnes ont été tuées et trois blessées.

Dans la nuit du 25 au 26 janvier, un zeppelin a lancé sur les villages de la région d'Eprenay quelques bombes qui n'ont causé que des dégâts matériels insignifiants. Le dirigeable a été canonné par une section de nos autos-canon à un moment où il rentrait dans ses lignes.

SUR MER

Un détachement de marins français a débarqué mercredi sur une île turque, au sud-ouest de l'Asie-Mineure, en face de l'île de Castellorizo, pour délivrer un certain nombre de familles grecques que les Turcs retenaient prisonnières. Le détachement était accompagné de volontaires grecs de Castellorizo (on sait que la population de cette île vit dans les meilleurs termes avec les autorités navales françaises), et deux chalutiers armés ont tenu en respect la garnison turque.

Un capitaine turc et 25 soldats ont été faits prisonniers. Les Français ont détruit le télégraphe et emporté de nombreux documents. Les familles grecques qui étaient retenues par les Turcs ont pu rentrer dans l'île de Castellorizo et réintégrer leurs foyers.

Ce petit coup de main, bien exécuté, a produit la plus heureuse impression.

Le commandant du paquebot français *Plata*, en arrivant à Marseille, venant du Levant, a relaté qu'il avait rencontré un sous-marin allemand, qu'il avait canonné et que le sous-marin avait coulé à pic.

Le vapeur anglais *Norseman* s'est échoué. Il n'y a aucune perte d'existence.

LA MANIFESTATION DES ALLIÉS pour la Serbie.

Jeu de la Sorbonne la manifestation des alliés à l'occasion de la fête nationale serbe de Saint-Sava.

Le Président de la République était présent. Autour de lui avaient pris place : les ambassadeurs des puissances alliées. M. Painlevé, représentant M. Briand retenu à la séance du Sénat, le grand chancelier de la Légion d'honneur, etc. La cérémonie était présidée par M. Barthou, ayant à ses côtés M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris, M. Jean Richepin, de l'Académie française et les représentants des nations alliées.

Une cinquantaine d'élèves serbes qui ont été recueillis au lycée Michelet à Vanves et au collège de Fontainebleau assistaient à la cérémonie.

Plusieurs discours furent prononcés, notamment par le professeur Schichola, représentant le Japon, Sir Thomas Barclay, au nom de l'Angleterre ; le docteur Metchnikoff, pour la Russie ; Emile Brunet pour la Belgique ; M. Agnelli, pour l'Italie.

Répondant aux orateurs qui l'avaient précédé, M. Vesnitch, ministre de Serbie, se dit assuré que « les deux peuples frères, dans le martyre et le respect jaloux de l'honneur national, les Belges et les Serbes, seront réunis, grâces à l'intégrité de leurs droits politiques et territoriaux, avant toute autre chose, et que c'est la première tâche que leurs grands alliés se doivent à eux-mêmes ».

M. L. Barthou a clos la série des discours par une éloquentة allocution qui a été vigoureusement applaudie.

Après chaque discours, les chœurs exécutaient l'hymne de la nation au nom de laquelle l'orateur venait de parler, et qui, écouté debout par l'assistance, était longuement acclamé.

M. Jean Richepin adressa ensuite un éloquent « salut à la Serbie » dans quelques strophes animées d'un souffle puissant et d'une inspiration des plus élevées, qu'il a dites lui-même de sa voix chaude et vibrante.

Des fleurs ont été offertes à Mme Poincaré par des enfants serbes.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Une conférence de M. Barthou. — Le jour même où eut lieu à Milan l'inauguration de l'hôpital offert par les villes françaises à la Croix-Rouge italienne, en présence des délégués français, fut marqué par une grande manifestation au théâtre dal Verme.

Devant une salle absolument comble, du parterre aux galeries, en y comprenant la scène elle-même, où avaient pris place les autorités ainsi que de très nombreux sénateurs et députés, M. Barthou traita de l'unité morale de la France.

Retraçant l'histoire des temps actuels depuis le commencement de la guerre, l'ancien président fit une allusion à l'admirable conduite de la Belgique. Tout l'auditoire répondit à cet hommage par une ovation prolongée. Puis M. Barthou dit la raison de l'inébranlable foi française dans la victoire.

« Aucun sacrifice, s'écria-t-il, ne semble excessif aux citoyens de toutes les classes et de tous les partis. Quant au soldat français, sa confiance augmente en raison de la proximité des lignes ennemies. »

S'adressant à l'Italie : « Nous sommes ensemble aujourd'hui pour la guerre et la victoire et nous serons ensemble demain pour la paix et la civilisation. »

Une ovation salua les dernières paroles de l'orateur français.

Une famille royale. — La reine du Monténégro est la fille du volodye P. Stefanoff Voukotchik ; elle a épousé en 1893 le prince Nicolas Petrovitch, né en 1841, qui, de prince, devint roi du Monténégro en août 1910.

Ils ont eu neuf enfants : la princesse Militza, mariée à un grand-duc de Russie (le grand duc Pierre) ; la princesse Anastasie, mariée au grand-duc Nicolas ; le prince royal Danilo, né en 1871, héritier du trône ; la princesse Hélène, devenue reine d'Italie ; la princesse Anna, mariée en 1897 au prince de Battenberg ; le prince Mirko, né en 1879, qui a lui-même trois enfants ; la princesse Xénie, la princesse Vera et le prince Pierre, né en 1889.

Ces trois derniers, le prince héritier et la princesse, sa femme, ont accompagné le roi et la reine à Lyon.

Le mauvais élève. — La chaleur communicative des banquets rend le roi de Bulgarie latiniste... mais mauvais latiniste.

Un de nos confrères a reçu, à ce sujet, une lettre dont nous extrayons ces renseignements : « Ses dernières classes, je ne sais où Ferdinand de Cobourg les a faites : à Paris peut-être, à moins que ce ne soit à Berlin ou à Vienne. Mais ses premières classes, jusqu'à la cinquième ou quatrième (au delà, je ne voudrais rien affirmer), il les a faites au collège de Remiremont. J'ignore par suite de quelles circonstances. »

« Des Romarimontains, des Vosgiens, anciens élèves du collège de Remiremont, se rappellent ce petit camarade singulier, au caractère peu liant, au physique assez ingrat. Au réfectoire, il prenait ses repas à une table séparée, avec le professeur attaché à sa personne. Ce professeur était M. Genay, qui mourut en 1890 ou 1881, après avoir professé la rhétorique au lycée de Vesoul. »

L'histoire jugera Ferdinand de Cobourg, et lui sera sévère. Dès maintenant il est acquis qu'il ne fait pas honneur au collège de Remiremont. »

Changement de destination. — On sait que l'*Achilleon* de Corfou, dont nous avons donné, dans un de nos derniers numéros, une magnifique description due à M. Maurice Barrès, a été acheté il y a plusieurs années par Guillaume II.

Ce ne fut point sans étonnement que l'on apprit dans les premiers jours de la guerre que le Kaiser, soucieux de se prémunir contre une confiscation possible, avait loué ou même vendu sa nouvelle propriété à un groupe d'hôteliers suisses ; ces derniers se disposaient à en faire un lieu de villégiature paisible pour les riches Européens désireux de se mettre à l'abri de la tourmente.

Mais voici que les événements déjouent aussi bien les projets des hôteliers que la prévoyance du Kaiser. Les alliés ont débarqué à Corfou et vont y installer les Serbes ; l'*Achilleon* sera transformé en ambulance, à moins qu'il

ne devienne le quartier général du prince régent.

Ce que le proprio doit rager !

L'île aux oiseaux. — Près de Rouen, entre Saint-Adrien et Port-Saint-Ouen, il y a sur la Seine une toute petite île sans habitation, dont une rive donne sur un bras mort du fleuve où les poissons aiment à frayer.

Depuis un an, les oiseaux aquatiques — qu'on ne chasse plus — remontent jusqu'à Rouen et ils ont choisi pour lieu de repos cette île minuscule. Ils y trouvent un gîte sûr, et, à côté, quantité d'alevins à croquer. La société est formée d'une vingtaine de héros cendrés, qui vivent de régime et mangent à leurs heures ; de temps en temps, l'œil fixé dans l'eau, ils remontent ou descendent le fleuve, lentement, les deux pattes allongées par derrière et le cou si replié qu'il en paraît court. Ou bien ils se battent entre eux avec un courage vraiment héroïque. Il y a, en plus, tout un vol de mouettes, un goéland, des macreuses, des vanneaux, des grèbes au fin plumage et une quantité d'oiseaux blancs au vol doux et tranquille.

Après la guerre, il faudra essayer de conserver ce petit jardin zoologique qui s'est peuplé de lui-même.

Aux frais de la princesse. — Quelques journaux neutres racontent qu'à Bucarest on voit chaque jour arriver des soldats autrichiens, de Transylvanie, qui ont profité de la première occasion pour passer la frontière.

Récemment, ce fut le tour de toute une section, son lieutenant en tête.

« La voilà qui va et vient, avec ses hommes, dans les rues, sans relâche, méitant une insistance particulière à croiser sous les fenêtres de la légation d'Autriche. Des soldats isolés, passe encore ; mais une troupe et un officier ! Le ministre d'Autriche envoie un parlementaire :

« Enlevez, au moins, votre uniforme ! Les déserteurs n'obtempèrent pas et pour cause. Nouvelle arrivée d'un parlementaire. L'officier se fâche : « Voulez-vous donc que nous allions nus ? Nous n'avons pas d'argent. Si vous voulez que nous portions d'autres vêtements, payez-les. » Depuis lors, le lieutenant et sa section se carrent dans de beaux « complets » payés par l'Autriche. »

Chez Guignol. — Notre Guignol devient, et c'est bien naturel, de plus en plus guerrier. Qu'on en juge par ce répertoire, qui est celui du guignol des Buttes-Chaumont : « Guignol dans les tranchées. — Chez les Boches. — Guignol contre Guillaume. — Guignol en Alsace. — Le mariage de M^{lle} Bochmans. — Guignol s'en va-t-en guerre. — Aux Dardanelles. — Les divorces de Rosalie, etc. etc. »

C'est un répertoire de guerre — dû à M. G. Cony — où Guignol fait éclater toute sa haine contre les Austro-Boches, les Turcs ou les Bulgares, et en donne des preuves frappantes : il rosse chaque jour, abondamment, les protagonistes de la Kultur, à la grande joie de nos marmots. Et il en veut plus que jamais à ses adversaires personnels, les laides et méchantes marionnettes de nos ennemis : Hanswurst (Jean Saucisse), polichinelle allemand, c'est-à-dire vorace et barbare, *Cisperte*, bouffon autrichien, *Karagueuz*, le Turc aux yeux noirs, individu obscène. Quelle différence entre ces fanfreluches et les pupazzi des alliés, l'original *Punch* anglais, le malicieux *Chantchelt* des Belges, le glorieux *Pulcinella* italien et surtout notre immortel Guignol, enfant lyonnais !

Notre Guignol est inimitable. Les marchands de jouets d'outre-Rhin, qui déversaient en France des milliers de poupées boches, n'ont pu le détrôner : il n'a jamais connu la concurrence germanique.

Nice à Paris. — Les rhododendrons des Champs-Élysées sont en pleine floraison. Cela paraît invraisemblable à pareille époque de l'année et pourtant rien n'est plus vrai.

C'est dans le massif séparant le pavillon des Ambassadeurs et les « chevaux de bois » de notre enfance — donc, du côté de l'avenue Gabriel, — et aussi à l'entrée et du côté sud de l'avenue du Bois que la nature donne ce spectacle. Il y a là une certaine de rhododendrons aux corolles roses, blanches, mauves ou panachées, qui s'épanouissent, en janvier, au soleil de Paris.

Le Maréchal ferrant

(Souvenirs de 1870)

Comme la bataille va prendre fin, le médecin des francs-tireurs et leur cantinière se décident à fuir. Un combattant, M. Leclerc, maréchal ferrant aux Forges et garde national, qui s'est joint aux francs-tireurs pour se battre, les guide jusqu'à Darnieulles, près d'Épinal. Quand ils sont en sûreté, Leclerc prend congé de ses compagnons. La cantinière, par reconnaissance, lui fait cadeau d'une arme curieuse : un revolver à baïonnette, qu'elle tient elle-même de ses camarades.

Leclerc craint de rentrer aux Forges occupées maintenant par les Allemands. Nul doute, s'ils le découvrent, qu'ils ne le prennent pour un franc-tireur et ne le passent par les armes. Il se glisse la nuit dans une maison en face de la tuilerie. Le maître, un ami, l'y accueille en tremblant. Il s'y enferme et durant trois jours et trois nuits ne sort pas de sa cachette. Pourtant, il est dénoncé. Son hôte est averti que les Allemands connaissent sa retraite et vont venir l'arrêter. Il faut qu'il parte.

Leclerc rassemble son courage. Il prend un panier, un sarcoir et feint d'aller gratter la terre des champs, arracher quelques fruits d'automne, navets ou pommes de terre. Les Allemands s'y trompent : ils l'observent, le suivent, mais ils le laissent passer. Il entre dans une maison. Il trouve une famille en larmes autour d'un moribond : le père achève d'expirer. Les Allemands, par respect, par une crainte religieuse, n'ont pas occupé la maison. C'est la trêve de la mort. Il assiste, étonné, à cette agonie qui le sauve.

Soudain, la porte s'ouvre : sa mère paraît. Elle le cherche : les Allemands l'ont prévenue que si, dans les vingt-quatre heures, son fils ne s'est pas livré, elle sera fusillée et sa maison pillée.

La minute est solennelle. Leclerc n'a pas hésité. Il quitte son refuge et, paisiblement, noblement, il suit sa mère.

Il rentre chez lui, ceint le tablier de cuir, ramasse ses outils de maréchal et se met à l'ouvrage.

L'attente n'est pas longue. Dix soldats font irruption dans l'atelier. Ils s'emparent de Leclerc. Ils l'entraînent, le bousculent, le maltraitent, le piquent de leurs baïonnettes. Le sang jaillit, ruisselle le long de ses jambes.

Il arrive avec son cortège dans l'auberge où loge l'état-major. Il comparait devant le plus tumultueux conseil de guerre. Les officiers lui reprochent à tue-tête sa qualité de franc-tireur. Comme il proteste, ils bondissent sur lui, grincent des dents, empoignent sa moustache et, les yeux hors de la tête, l'écrasent aux lèvres, lui crachent à la face :

— Franc-tireur ! Franc-tireur !

Enfin, il est condamné à mort, sans débats : il sera exécuté le lendemain.

En attendant, avec les mêmes violences, on va l'emprisonner. Son calvaire recommence. On le conduit dans la maison Berry, à l'entrée du village, sur la grand-route, où se tient le poste de police.

Les heures coulent. La nuit, son gardien s'endort profondément, son fusil entre les jambes, le menton sur la poitrine. La grange s'emplit de ronflements sonores. Alors il lui vient une pensée de fuir.

Il se glisse dans la grange. Avec mille précautions il évite les corps pressés, les jambes comme entrelacées des dormeurs. Il gagne la porte à pas furtifs. Quand la sentinelle s'éloigne, tournant le dos, il traverse d'un bond la route. Il est sauvé.

Mais non : il ne peut pas s'enfuir. L'idée

lui revient de sa mère qui servira d'otage, de sa maison qui sera sa rançon, si ses geôliers ne le retrouvent plus. Il se résigne. Par le même chemin, au prix des mêmes ruses, il regagne sa prison.

Le jour s'est levé. Leclerc n'a pas fermé l'œil. L'heure de mourir approche. Elle a sonné. On le tire de sa prison. On le conduit derrière la maison, dans le verger.

Une angoisse l'étreint, l'angoisse de l'attente. Il aimerait mieux en finir tout de suite, sans les retards, les préparatifs, la cérémonie de l'exécution. La mort soudaine, instantanée, serait une délivrance. Il combine son coup. Heureusement, on est arrivé. On l'arrête au pied d'un pommier. On va lui bander les yeux.

A ce moment, un sous-officier accourt lui annoncer sa grâce. On a reconnu son innocence. Il est libre.

C'est un coup de théâtre. Il n'en croit pas ses oreilles. Devant la maison, sur la route, il trouve un officier supérieur, un commandant sans doute, qu'entourent de nombreux officiers.

Le commandant l'interpelle :
— Eh bien ! monsieur le franc-tireur, vous voilà content ; vous êtes quitte.

Leclerc répond simplement :
— Oui, monsieur.

L'officier se fâche :
— Pas monsieur, pas monsieur ! Commandant !

Il ajoute :
— Puisque vous êtes content, chantez-nous donc votre *Marseillaise*.

Leclerc résiste. Ce serait une profanation. Il explique qu'il n'en sait pas les paroles. Le commandant insiste. Il connaît sûrement le refrain. Qu'il le chante !

L'ordre est impérieux. Il faut s'exécuter. Et, sur la grand'route de son village, dans le cercle des casques à pointe, Leclerc entonne le couplet :

— Aux armes, citoyens...
Il chante maintenant de tout son cœur, avec force, avec orgueil, comme s'il criait un défi au vainqueur...

Quelque temps après, dans les rues d'Epinal, un officier allemand rencontre Leclerc. Il lui montre le revolver-baïonnette de la cantinière que Leclerc avait caché dans une lézarde de sa maison et que les soldats ont découvert. Il le lui offre :

— Monsieur des Forges, voilà votre revolver.

Leclerc s'alarme de cette rencontre. Le souvenir lui revient du danger qu'il a couru. Il feint l'étonnement. Il renie prudemment le cadeau de la cantinière et refuse l'arme qui ne lui a jamais, dit-il, appartenu.

René PERROUT.

(Au seuil de l'Alsace.)

INFORMATIONS OFFICIELLES

La solde des permissionnaires. — Jeudi, au Sénat, répondant à M. Peyronnet, M. Thierry, sous-secrétaire d'Etat de l'intendance, a déclaré que les permissionnaires du front ont droit à leur solde pendant toute la durée de leur permission. Un décret est en préparation qui règlera cette question, ainsi que celle de l'indemnité représentative qui sera assurée pendant la durée du voyage d'aller et retour des permissionnaires.

Le change en Orient. — La Chambre a décidé jeudi que les mandats envoyés à nos soldats en Orient, de même que leur solde, seront payés en monnaie grecque ou en monnaie française, la perte au change étant, dans ce dernier cas, supportée par le Trésor.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

La Haine sainte

Cette page d'un grand écrivain, écrite il y a plus de quarante ans, mérite d'être relue et méditée à la clarté des événements actuels.

La France ne sait pas haïr. Il y a un défaut singulier dans son admirable organisation : le manque de mémoire. Son ignorance de la géographie, son inaptitude aux langues étrangères trahissent cette lacune signalée par les physiologistes des races.

Mais ce n'est pas seulement la mémoire intellectuelle, c'est aussi la mémoire morale et surtout celle des injures qui lui fait défaut. Elle oublie vite, pardonne aisément, jusqu'aux plus impardonnables insultes. Cela tient peut-être à la facilité merveilleuse avec laquelle elle a jusqu'ici guéri ses blessures.

On se réconcilie aisément avec un ennemi, quand on se croit sûr de survivre aux coups qu'il vous a portés. Bien plus, ignorant la haine, la France ne la soupçonne pas chez les autres.

Une nation entière complotait son meurtre, préméditait sa ruine, dressait, étape par étape, l'itinéraire de son invasion : la France n'écouitait et ne voyait rien.

Cette haine contre la France était pourtant, au delà du Rhin, en éruption perpétuelle. Elle brûlait à une profondeur incommensurable, alimentée par des litiges séculaires, par des grimoires historiques, par des parchemins de vieux traités abolis, par l'incendie du Palatinat autant que par les canons d'Iéna. Car l'Allemagne ne connaît pas la prescription en fait de vengeance : Turenne et Napoléon sont contemporains devant sa rancune. Jamais non plus elle ne se croit quitte et ne se déclare assouvie.

Cette haine héréditaire, on l'enseignait dans ses écoles, on la professait dans ses universités, ses poètes l'aiguisaient dans leurs chants de guerre, ses philosophes la rédigeaient en systèmes ; elle avait fondé des sectes, créé des gymnases ; elle était l'âme et l'objectif de ses institutions militaires.

Haïssons donc qui nous hait si bien. Cette guerre n'est pas un de ces duels courtois, après lesquels l'homme à terre se soulève pour tendre la main à son adversaire ; c'est une lutte irréconciliable, que la défaite peut interrompre, mais non terminer.

Que cette haine ne s'évapore point en paroles, mais qu'elle pénètre dans nos lois, qu'elle s'insinue dans nos mœurs, qu'elle inspire notre diplomatie et notre politique.

Vous connaissez cette grande et tragique théorie de la « Concurrence vitale » posée par Darwin. D'après ce système, la nature est un immense champ de bataille, où chaque être dispute aux autres sa part d'espace, de nourriture et de sève, et où le plus faible finit infailliblement par céder la place au plus fort.

La Prusse a combattu la France, non seulement pour la vaincre, mais pour la détruire. Elle invoque contre elle la « concurrence vitale » de Darwin : c'est-à-dire la force primant le droit, l'extinction de l'inférieur par le supérieur, l'anéantissement des races romanes qui décroissent par la race allemande qui grandit. La lutte commence, la lutte « pour la vie » ; une première fois la Prusse a vaincu. Le destin semble avoir prononcé. Que la France n'accepte pas cette sentence, qu'elle en appelle à son génie qui éclaire et réchauffe le monde, qu'elle ait foi dans son immortalité nationale, qu'elle veuille revivre, et elle triomphera.

Mais, encore une fois, pour vaincre notre

ennemi, sachons le haïr. Détester la Prusse, c'est aimer la France. Cette haine n'est que le revers du plus noble et du plus grand des amours.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

EN ANGLETERRE

Discours du Trône

Voici le texte du discours du Trône lu jeudi soir devant les membres des Communes et la Chambre des lords avant la prorogation du Parlement par ordonnance royale :

Mylords, Messieurs,

Depuis dix-huit mois, ma marine et mon armée, de concert avec les alliés braves et résolus, sont engagés dans la défense de nos libertés communes et du droit international violés par l'ennemi sans aucune provocation de notre part.

La détermination du peuple de mon empire me soutient pour conduire notre drapeau vers la victoire décisive.

Messieurs de la Chambre des communes, Je vous remercie pour la libéralité avec laquelle vous avez consenti les provisions nécessaires pour faire face aux lourdes charges de la guerre.

Mylords, Messieurs,

Nous ne déposerons pas les armes dans cette lutte qui nous fut imposée par ceux qui traitent à la légère les libertés et les conventions internationales que nous considérons comme sacrées, avant que la cause impliquant l'avenir de la civilisation soit remise en honneur.

J'ai entièrement confiance dans les efforts unis et loyaux de tous mes sujets, qui ne m'ont jamais fait défaut, et je prie le Dieu tout-puissant de nous accorder sa bénédiction.

LE ROI DU MONTENEGRO EN FRANCE

Échange de télégrammes.

Le roi Nicolas de Montenegro a fait parvenir au Président de la République le télégramme suivant :

Lyon, 27 janvier.

A Son Excellence M. le Président de la République française, Paris.

Parvenu sur le glorieux sol de la France, après un dur voyage et de lourdes épreuves, j'ai à cœur d'exprimer à Votre Excellence ma reconnaissance pour les procédés excellents du gouvernement de la noble nation française, avec l'assurance de mon dévouement à la cause des Alliés, qui n'a pas varié et ne variera pas.

NICOLAS.

Le Président de la République a répondu en ces termes :

A Sa Majesté le Roi Nicolas de Montenegro, Lyon.

Je remercie Votre Majesté de son aimable télégramme et lui renouvelle l'assurance que la France lui donnera de grand cœur l'hospitalité, à Elle et à la famille royale, jusqu'à l'heure où la victoire des Alliés sur les puissances germaniques libérera les peuples opprimés.

RAYMOND POINCARÉ.

FRANCE ET ESPAGNE

Le Président de la République a reçu, en audience solennelle, S. Exc. M. Fernando Léon y Castillo, marquis del Muni, qui lui a remis les lettres l'accréditant en qualité d'ambassadeur extraordinaire d'Espagne.

En remettant ses lettres de créance, l'ambassadeur a exprimé éloquentement les sympathies de ses compatriotes pour la France. Puis il a ajouté :

C'est avec une profonde reconnaissance que

je garde dans ma mémoire le souvenir de la bienveillance avec laquelle je fus accueilli dans mes missions antérieures et ce souvenir me permet d'espérer qu'un accueil semblable me sera réservé au cours de celle-ci par Votre Excellence, par le Gouvernement français et par le peuple français.

Le Président de la République a répondu en ces termes :

Monsieur l'Ambassadeur,

Le choix qu'a fait S. M. le roi d'Espagne en vous nommant à Paris, a été accueilli avec une grande satisfaction par l'opinion française. Les excellents souvenirs que vous avez laissés parmi nous, les éminentes qualités que vous avez déployées dans l'accomplissement de vos missions précédentes, les sympathies que vous avez toujours professées pour la France, tout vous désignait pour le poste où vient de vous appeler de nouveau la confiance de votre auguste souverain.

Vous retrouverez dans ce pays les dispositions les plus cordiales pour la noble et chevaleresque nation espagnole. Les grands devoirs que remplit en ce moment la France ne lui font oublier aucune de ses amitiés traditionnelles. Celle qui nous unit à l'Espagne a été nouée tout à la fois par la nature et par l'intérêt mutuel. Nous serons toujours heureux de la resserrer et de la fortifier.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Vote définitif de la conscription en Angleterre.

Après la Chambre des communes, la Chambre des Lords a voté en troisième lecture le bill établissant le service militaire obligatoire pour les célibataires de 19 à 40 ans. La loi est donc définitive, le roi l'a immédiatement sanctionnée et son application est imminente.

Le parti ouvrier anglais s'était rallié, par 1502,000 mandats contre 602,000, au projet du gouvernement. Les ministres travaillistes restent dans le cabinet.

Le resserrement du blocus de l'Allemagne.

La Chambre des communes a été saisie d'une résolution demandant que le gouvernement britannique prenne de promptes mesures pour renforcer le blocus de l'Allemagne sans nuire aux besoins des neutres, en vue d'arrêter les importations de produits utiles à la continuation de la guerre importés par les neutres chez l'ennemi.

Sir Edward Grey, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, a déclaré que les marchandises importées des pays neutres en Allemagne sont en quantités très inférieures à ce qu'on pense. Les tuites s'en évitent, mais elles sont peu considérables. Il importe, d'autre part, de ne pas aliéner les neutres, afin de ne pas faire couper la source des approvisionnements que se procurent les Alliés. Ceux-ci s'efforcent, d'accord, d'arrêter toutes les marchandises venant d'Allemagne ou y allant. On étudie les moyens efficaces d'exercer le droit des belligérants, d'empêcher tout commerce ennemi. Des négociations sont engagées avec les neutres afin d'éviter que par leur intermédiaire l'Allemagne puisse se ravitailler. Si les neutres n'acceptaient pas nos propositions, ils rompraient leur neutralité.

Sir Edward Grey conclut en disant : « Nous devons en finir avec le militarisme prussien qui est une constante menace pour la paix. »

« Toutes nos ressources sont engagées dans cette guerre, le summum de notre puissance militaire, navale et financière sera mis à la disposition de nos Alliés pour poursuivre la solution du conflit. Avec eux nous irons jusqu'au bout. Nous continuerons à donner tout notre effort, nous exercerons le maximum de pression sur nos ennemis. Toute la puissance de notre marine sera utilisée pour empêcher leur ravitaillement. »

« Avec nos Alliés nous lutterons de toutes nos forces jusqu'à la fin. »

Sur cette déclaration le débat a été clos.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



— Permettez, madame... je suis encore très jeune.

— Eh bien, alors, pourquoi êtes-vous ici ?



— Il y a de bonnes nouvelles ?...
— Une, excellente... Un impôt sur les bénéfices réalisés pendant la guerre... Le premier impôt que je ne payerai pas !



— A votre place, je ne reconstruirais pas ma maison ! Je laisserais ces ruines comme témoignage de l'atrocité des barbares.
— J'eux ben, mais à une condition.
— Laquelle ?
— J'irai habiter chez vous !

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE aux soldats en campagne.

L'Académie de médecine vient de préciser, dans une brève notice, destinée aux soldats, les inconvénients qui résultent de l'abus des boissons alcooliques.

Nous reproduisons in extenso cet intéressant document :

Soldats, méfiez-vous de l'alcool...

Lorsque l'on est, comme vous, exposé à des fatigues, à des manœuvres périlleuses, à de grandes émotions, on est porté à demander à l'alcool un stimulant et un réconfort ; on est aussi porté à lui demander, au cabaret, une distraction à la monotonie de la vie de garnison. Il importe que vous sachiez quel usage vous en pouvez faire sans nuire à votre santé.

Il y a, au sujet de l'alcool, des erreurs très répandues :

1° On dit qu'il donne de la force. Ce n'est pas exact. La vérité, la voici : il donne un élan factice et peu durable ; mais une déperdition fâcheuse des forces ne tarde pas à suivre cette excitation du début. Donc l'alcool enlève plus de forces qu'il n'en donne ;

2° On dit aussi que l'alcool réchauffe. Cela est exact, pour quelques instants ; mais, la sensation de chaleur qui se répand dans les membres après la prise d'un petit verre d'eau-de-

vie est factice et ne tarde pas à être suivie d'une diminution de la chaleur et des forces. Ceux qui en font abus sont plus exposés aux refroidissements et aux accidents qu'entraîne la vie au front.

3° On dit encore que, sous forme d'apéritifs, l'alcool ouvre l'appétit. Cela est tout à fait erroné. On serait embarrassé de montrer une seule personne chez qui un apéritif quelconque ait jamais stimulé l'appétit. Les apéritifs, pris d'une manière habituelle, mènent fatalement aux maladies de l'estomac, du foie et de l'intelligence ;

4° On dit, enfin, que l'alcool pris au repas, sous forme de vin, bière ou de cidre, facilite la digestion. Mais il y a, au point de vue de l'hygiène, une distinction importante à faire entre les boissons « distillées », comme l'eau-de-vie, et les boissons « fermentées », comme le vin, la bière et le cidre. Le petit verre ne doit être pris après les repas que d'une façon exceptionnelle. Quant aux boissons fermentées, elles sont plutôt utiles, à la double condition expresse de n'être prises qu'en quantité modérée (un litre, au plus, par jour), et uniquement en mangeant.

La Guerre navale.

FAUSSE ALERTE

Du haut de la passerelle, l'officier de quart a vu, à deux ou trois milles, quelque chose qui n'est point de la couleur d'alentour. Il bloque sa jumelle sur cette verrue sombre ou claire, qui se meut paresseusement, comme un périscope à l'affût... Cette chose disparaît et reparait, comme un périscope qui vient prendre un regard, régler sa route et attendre... Le cœur de l'officier bondit. Ses ordres lancent les machines, commandant au gouvernail, envoient aux pièces les canonniers. Sa poitrine est rétrécie de joie et ses yeux pétillent. Sur le pont, aux sabords, officiers et matelots suivent passionnément l'alerte, et dirigent sur la tache suspecte le faisceau des regards ; tous envient les collègues qui ont chargé du navire au bon moment, et vont contre le sous-marin travailler de l'obus ou de l'étrave. Une joyeuse angoisse étirent les cœurs, car c'est la lutte de mort, et la torpille déjà lancée chemine peut-être vers la carène. Les souffles sont haletants.

Mais un œil plus expert a distingué des formes. « C'est un morceau de bois ! » murmure tel gabier... Le doute survient. « Non ! c'est une bouteille ! » chuchotte un canonier. On glose de proche en proche. Chacun lance son avis. « C'est un goéland ! » « C'est une branche d'arbre ! » « C'est un manche à balai ! » « C'est une boîte de conserve ! » Le brouhaha s'élève et monte jusqu'à l'officier de passerelle, qui essuie ses jumelles pour mieux voir. Il espère encore et maudit cent mille fois cette rencontre. Responsable du navire, de tous ces marins qui s'esclaffent, tiraillent entre la méprise et le risque, il se cramponne à la prudence, fonce vers l'objet maléfaisant et retient au bord de ses lèvres l'ordre d'ouvrir le feu.

Soudain, à huit cents ou mille mètres, ses jumelles retombent, il fait quelques pas nerveux, annule l'alerte, envoie aux machines l'ordre de ralentir, et détourne ses regards de la boîte de conserve, de la branche ou de la bouteille. Le bâtiment lancé passe à petite distance. Les lazzi de l'équipage saluent l'épave innocente qui flotte, défile et disparaît... A moins que ce ne soit une mouette occupée de son bain : elle plonge, s'ébroue et replonge sans se soucier du navire, ni de l'officier de passerelle. Dans l'intervalle de deux plongements, calée sur son poitrail, la mouette accompagne d'un « coin-coin ! » moquer le monstre d'acier qui s'enfuit.

A la fin de son quart, l'officier descend au carré où l'accueillent des rafales de railleries. Stoïque, il méprise ces quolibets. Il sait que

la nuit prochaine ou demain, à toute heure, ses camarades se tromperont comme lui : plutôt que de mal veiller, nous préférons tous voir un périscope ou il n'y a que mouettes ou branches. Dans la mer du Nord, le *Crécy*, le *Hogue* et l'*Aboukir* avaient vu mille fois des mouettes et des branches. Le jour où ils n'ont rien vu, il en sont morts.

René MILAN.

L'Incident de Lausanne

Jendredi, le consulat allemand de Lausanne avait pavé à l'occasion de l'anniversaire de Guillaume II. Vers midi, un groupe de jeunes gens se réunirent devant le consulat et entonnèrent des chants patriotiques suisses. La foule s'amassa. Profitant du désarroi, un manifestant se haussa sur les épaules d'un camarade et enleva le drapeau allemand. Le conseil fédéral suisse a exprimé ses regrets de l'incident au ministre d'Allemagne.

Le drapeau enlevé a été rapporté au consulat et remis en place. Trois arrestations ont été opérées, entre autres celle d'un nommé H. ..., âgé de vingt ans, employé de commerce, suisse-allemand, qui serait l'auteur de l'incident.

Dans la soirée, des manifestations tumultueuses ont eu lieu à Lausanne.

CHAMEAUX MALADES

Le gouvernement turc avait rassemblé, il y a un an, pour sa « triomphale » campagne en Egypte, un troupeau de quarante mille chameaux. C'étaient des bêtes splendides. Elles avaient coûté une moyenne de 12 livres turques par tête, soit environ 276 fr., ce qui représente, pour l'ensemble, la somme rondelette d'onze millions de francs à peu près.

Cependant, une fois en route, ces magnifiques chameaux tombèrent presque tous malades. Médiocrement soignés, par des conducteurs ignorants, ils ne supportaient ni le climat ni la nourriture. Cela n'a rien d'étonnant quand on sait que les chameaux, loin de justifier leur réputation de robustesse illimitée, sont les animaux les plus délicats de l'univers. Il leur faut telles herbes, à telles saisons, et s'ils ne les trouvent pas, ou si on les fait trop marcher, ils prennent le parti d'expirer. « Quand il est tout à fait à bout, dit spirituellement M. Emile-Félix Gautier — un écrivain qui a parcouru le Sahara en long et en large — le chameau s'arrête brusquement, comme un moteur en panne d'essence, il s'accroupit et meurt avec beaucoup de dignité et un air de penser à autre chose : il a un peu le masque d'un pince-sans-rire qui est en train de jouer à son propriétaire une bonne farce définitive. »

Beaucoup de chameaux de l'expédition contre Suez ont joué cette bonne farce au gouvernement turc. Ils ont « fait grève à leur manière », sans prévenir. On les a dépouillés de leur peau et l'on a abandonné leurs restes aux chacals, aux hyènes et aux vautours, qui, de longtemps, n'avaient été à pareille fête... et qui attendent avec impatience une nouvelle expédition ottomane. Quant aux chameaux survivants, ils laissent pendre leur bosse d'une façon si mélancolique qu'on s'est dépêché de les ramener en Palestine, pour les traiter dans d'énormes hôpitaux organisés en grande hâte.

Ces établissements sont situés aux alentours du lac de Génésareth. Les chameaux malades font leur cure sous la haute direction d'un commandant boche qui réside à Jérusalem et qui a sous ses ordres tous les vétérinaires et deux cents sous-officiers, spécialement instruits comme infirmiers de chamellerie. Ces sous-officiers touchent triple solde et sont récompensés en raison des

résultats qu'ils obtiennent dans leur service vétérinaire.

On a tenu compte de toutes les expériences faites, pendant la guerre, au sujet des maladies du chameau et on les a résumées dans une sorte de manuel. La maladie la plus fréquente est une inflammation de la peau, qui est très lente à guérir. Les bêtes atteintes de ce mal sont tondues ras et goudronnées comme des vaisseaux... du désert; au bout de dix jours, on les bouchonne et on les baigne dans le lac... puis on recommence toute la série des opérations : il y en a pour un mois entier. Les convalescents vont se promener le long du lac ou dans les environs, à Tabgha, Safed, etc...

Beaucoup de ces éclopés, aussi, souffrent de l'estomac, parce qu'on leur a jeté leur nourriture à leurs pieds, et qu'ils ont absorbé le sable avec le fourrage. Leur estomac s'est ensablé comme un estuaire, et naturellement, ils ne digèrent plus. Ces dyspeptiques ont été si nombreux, qu'on a dû en répartir un grand nombre chez les paysans de la région. On les a mis en nourrice, en quelque sorte. On les réquisitionnera plus tard, si c'est nécessaire.

La population est d'ailleurs ravie. Un trafic incessant et inaccoutumé anime le paysage. Le lac est sillonné du matin au soir par les barcasses qui transportent tout ce qu'il faut à l'existence de ces braves chameaux et de ceux qui les soignent. La saison bat son plein.

Voilà, du moins, ce que nous raconte la *Gazette de Cologne*, qui est un journal quotidien, et non pas — comme eût dit je ne sais plus quel humoriste — une gazette hebdomadaire.

EN ZIG-ZAG

Villiers de l'Isle-Adam, qui était souvent ultra-fantaisiste, nous montre un de ses personnages arrivant au ciel et qui, voyant s'avancer un beau vieillard à barbe blanche, lui dit :

— Pardon, monsieur, est-ce à Dieu ou à Boeldieu que j'ai l'honneur de parler ?

Et le personnage répond :

— Non monsieur; je suis Tardieu, le médecin légiste.

On demande. — Une jeune fille sachant cuire et habiller les enfants.

Perdu. — Une poupée appartenant à une petite fille bourrée de chiffons.

A vendre. — Une école pouvant contenir 300 enfants, l'un dans l'autre.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Mon deux est rond.
Mon premier ne l'est pas.
Mon tout est un royaume.

Mot carré (du front).

Ville du front. Sentiment. Sert au sanier.
Métal. Fleuve.

Logogriphe.

Sur huit pieds je suis un vaurien. En moi vous trouverez un autre vaurien, un plumet, un chef.

SOLUTIONS DU N° 170

Charade. Croix.
Note K
Aire V A N N E
= Notaire. O
O
O
O
O

BLOC-NOTES

— Le Président de la République a visité mercredi l'hôpital néerlandais du Pre-Catalan.

— L'hôpital militaire bénévole n° 3 bis de la mission danoise, installé rue Louis-Boilly, 3, à Passy, a été inauguré jeudi par M. Justin Godart, sous secrétaire d'Etat du service de santé.

— 5 millions d'or sont encore venus cette semaine grossir l'encaisse de la Banque de France.

— Le gouvernement anglais a envoyé 24.000 florins au profit des victimes des inondations en Hollande; le roi Albert a prélevé pour elles 5.000 fr. sur sa cassette particulière.

— Une fête des Croix de guerre doit avoir lieu le 1^{er} février prochain, à deux heures, au palais du Trocadéro. Elle sera présidée par le Président de la République, assisté des membres du Gouvernement.

— Le colonel House, représentant du président Wilson, est arrivé mercredi à Berlin. Il a été reçu par les membres de l'ambassade des Etats-Unis.

— Une invitation a été faite par l'Angleterre à plusieurs députés de la Douma, qui iront se rendre compte de l'activité déployée par les usines britanniques en vue de la victoire finale.

— Devant une élite de francophiles danois, M. Lacour-Gayet, membre de l'Institut, a fait mardi, à Copenhague, une conférence très applaudie sur la bataille de la Marne.

— On annonce la mort de M. Theotokis, ministre grec de l'instruction publique, ancien président du conseil et germanophile notoire.

— La Banque de France prépare la fabrication d'un type de billet de 10 fr.

— Maximilien Harden vient d'arriver en Suisse où il compte faire paraître sa revue, la *Zukunft*, récemment supprimée par le gouvernement de Berlin.

— Le professeur Eislerberg a reçu, pour les soins qu'il a donnés au roi Constantin de Grèce, des honoraires se montant à 50.000 fr., dont il a fait don à la Croix Rouge bulgare.

— Le *Vorwaerts* annonce qu'une grave épidémie de diphtérie sévit à Berlin depuis plusieurs mois. Du commencement du mois d'août à la fin de décembre, on a enregistré 5.197 cas.

— Le paysagiste Damoye et le poète Charles de Pomairols sont morts cette semaine.

— Le lord-maire de Londres vient de lancer par gramophone un appel aux jeunes gens des Iles Britanniques en faveur de la conscription. Les disques sur lesquels cet appel a été enregistré ont été répartis dans les principaux bureaux de recrutement.

— M. Boivin, sous-préfet de Fontenay-le-Comte, vient d'apprendre que son père, juge de paix à Lille, incarcéré comme otage à la citadelle, malgré ses soixante-dix ans, y est mort, victime d'odieuses traitements.

— Mardi, un épais brouillard a enveloppé Paris, obligeant les magasins à s'éclairer comme en pleine nuit et rendant difficile la circulation des bateaux sur la Seine.

— Grâce à l'intervention du roi d'Espagne auprès du roi d'Angleterre, le prince de Salinas, retenu prisonnier à Gibraltar, a été remis en liberté.

— Mardi une explosion s'est produite à l'arsenal de Tarbes, dans l'atelier de triage des amorces. On compte cinq morts et une trentaine de blessés.

— Des voyageurs revenus de Berlin assurent que les masses populaires de Berlin, Cologne, Düsseldorf, réclament du pain et que des émeutes graves ont été réprimées à l'aide de mitrailleuses.

— Cabrinovitch, qui participa à l'attentat de Sarajevo, où périt l'archiduc François-Ferdinand, est mort en prison de tuberculose pulmonaire.

— Le gouvernement anglais vient d'acheter aux agriculteurs roumains 80.000 wagons de blé; cette opération a consterné les Allemands et les germanophiles roumains.

— Le lieutenant Behme, un des meilleurs aviateurs allemands, a fait une chute en Alsace et s'est tué.

LES USINES DE GUERRE

L'USURE DES CANONS

Des canons, encore des canons, toujours des canons, tel semble être le mot d'ordre de cette guerre où le matériel d'artillerie joue un rôle primordial. Aussi son usure est-elle rendue rapide par l'effroyable consommation de projectiles des batailles modernes.

Si résistant que soit l'acier des pièces d'artillerie, la poudre en brûlant, use, corrode et amincit les parois du canon. Le tube, soumis à l'influence de cette usure, s'agrandit intérieurement et le projectile ne passe plus à frottement dur dans l'âme de la pièce, comme on le verra plus loin, d'où une diminution d'énergie dans le lancement du projectile et une modification considérable de la précision.

D'après de minutieuses recherches scientifiques, on admet que dans les canons d'acier, utilisant notamment les poudres dites : à nitro-cellulose — telle que la poudre B — l'usure se manifeste par l'augmentation du calibre intérieur de l'âme de la pièce. La paroi de celle-ci est pour ainsi dire polie, plus particulièrement sur les filets des rayures qui diminuent peu à peu d'épaisseur. Ce « polissage » est dû à l'écoulement extrêmement rapide des gaz provenant de la combustion de la poudre au départ du coup.

Lorsque l'artilleur introduit l'obus dans la culasse, la ceinture de cuivre de celui-ci vient adhérer exactement dans son logement, formant ainsi une sorte de bourrelet destiné à empêcher les gaz de s'échapper entre la paroi du canon et le projectile. La ceinture en cuivre, plus « tendre » que l'acier, vient adhérer sur les rayures qui revêtent intérieurement l'âme de la pièce, s'opposant ainsi à la fuite des gaz. En même temps, ce dispositif permet d'imprimer au projectile le mouvement giratoire le maintenant dans la bonne direction sur la trajectoire qu'il parcourt.

Pour fixer les idées sur la « quantité d'énergie » mise en œuvre au départ du coup, nous dirons que la pression atteinte par le dégagement des gaz de combustion de la poudre est énorme, puisqu'elle atteint 3.000 kilogrammes par centimètre carré !

Cela paraît moins étonnant quand on saura que la température développée par cette combustion est d'environ 2.800 degrés. Chacun sait qu'un métal chauffé augmente de volume, on dit qu'il se dilate; il est évident que l'acier de la pièce, soumis à des températures aussi élevées et à une pression aussi forte, subira lui aussi, une dilatation notable (3/10^e de millimètre pour la pièce de 305). Cette augmentation du calibre suffit pour laisser passer entre la paroi ainsi dilatée et l'obus dont le diamètre n'a pas varié, une quantité de gaz qui s'échappe du canon avec une vitesse formidable de 4.000 mètres à la seconde, alors que le projectile n'en sort qu'à une vitesse ne dépassant pas 800 mètres.

L'usure croissante de l'âme de la pièce augmente donc sans cesse la fuite des gaz qui s'échappent ainsi entre le projectile et la paroi de la pièce. C'est de l'énergie perdue; par suite, le « souffle » du canon étant moins puissant, la vitesse du projectile et sa portée se trouvent réduites et sa précision moins grande.

On a constaté, après maintes expériences, que l'usure de l'âme d'un canon croît avec le poids du projectile, le diamètre du calibre, la pression exercée par les gaz produits par la combustion de la poudre et la température de cette combustion.

Elle croît également avec la charge de poudre. On a ainsi vérifié qu'un coup de canon à pleine charge de combat entraîne

une usure égale à celle produite par quatre coups à trois quarts de charge, ou par seize coups à demi-charge.

La marine anglaise, qui, elle aussi, a effectué de nombreuses expériences sur l'usure des pièces, admet les données suivantes :

Avant d'être inutilisable :

Une pièce de 343 peut tirer 120 coups.
Une pièce de 305 peut tirer 165 coups.
Une pièce de 231 peut tirer 280 coups.
Une pièce de 186 peut tirer 450 coups.
Une pièce de 152 peut tirer 785 coups.

En ce qui concerne notre canon de 75, sa durée est pour ainsi dire illimitée, puisqu'il tire plus de 10.000 coups sans que l'on constate de traces sensibles d'usure. Un grand nombre de pièces ont même tiré plus de 25.000 coups avant de nécessiter la refécution du tube.

Il est donc indispensable, au bout d'un certain nombre de coups, variable avec les différents calibres de pièces et les conditions de tir, de renouveler simultanément toutes les unités d'une batterie de façon à assurer la régularité de son tir.

Songez qu'il faut jusqu'à six mois pour faire les pièces à gros calibre de notre artillerie à grande puissance. Songez que chacune d'elle ne peut tirer qu'un très petit nombre de coups; vous comprendrez alors quel effort il faut accomplir, dans les usines de guerre, pour fabriquer seulement en quantité suffisante le matériel nécessaire au remplacement des canons mis hors d'usage pour cause d'usure dans le service.

Chez nos Alliés

EN ANGLETERRE

Les inspecteurs du bien-être.

Le fait qu'un grand nombre de travailleurs sont à présent employés sous le contrôle du gouvernement à la fabrication des munitions fournit aux organisations anglaises une merveilleuse occasion d'étudier « les conditions sociales qui tendront à la plus grande efficacité industrielle ». Ces conditions sont examinées en détail dans un memorandum sur « l'inspection du bien-être » publié sous la forme d'un cahier blanc par la « commission d'hygiène des ouvriers de munitions ». Ce memorandum, qu'analyse le *Manchester Guardian*, trouve à la machine, à la diminution de production, au mécontentement, des causes extrêmement vitales, telles que le manque de contact entre le patron et l'employé, le logement défectueux, de mauvais moyens de transport, l'absence des facilités permettant aux ouvriers de prendre leurs repas dans l'usine même ou son voisinage. Toutes considérations humanitaires à part, une attention sérieuse donnée à ces déficiences tend à un rendement meilleur, et, selon l'expression anglaise, « paye ». La commission favorise donc la nomination dans toutes les usines contrôlées par le gouvernement d'inspecteurs du bien-être. L'inspecteur du bien-être est un agent salarié, qualifié tout spécialement, si possible, par les cours de sociologie que comprennent maintenant plusieurs universités anglaises, et dont la tâche consiste à « informer du logement des ouvriers, des moyens de transport mis à leur disposition, des facilités qui leur sont offertes de prendre leurs repas dans l'usine ou à proximité et de réchauffer les aliments qu'ils peuvent apporter avec eux; ce sont ces agents qui examinent en premier ressort toutes les difficultés qui peuvent s'élever au sujet des conditions du travail, ou se produire entre les ouvriers eux-mêmes.

L'expérience a déjà prouvé l'utilité de ces inspecteurs; la nomination des femmes à ces postes a été trouvée indispensable dans les usines où l'élément féminin s'est considérablement développé.

Il faut espérer, conclut le *Manchester Guar-*

dian, que ces dispositions ne cesseront pas avec la guerre.

Le ministère des munitions

L'hôtel Métropole dans l'avenue Northumberland, à Londres, va être occupé par le ministère des munitions pour la durée de la guerre. Les divers bâtiments de cet hôtel seront mieux appropriés que les locaux actuels du ministère à une administration qui grandit tous les jours.

L'hôtel Métropole est le second hôtel de Londres au point de vue de l'importance. Il a été ouvert en 1885. On a déjà commencé à l'évacuer et il est probable que dans quinze jours le ministère en aura pris possession.

Le mobilier qu'on déménage a une valeur d'un million.

EN RUSSIE

La mobilisation industrielle.

Le comité central de mobilisation industrielle militaire a tenu, vers la fin de décembre, une réunion à laquelle prirent part les représentants de la presse. M. Savine lut son rapport sur ce qui a été accompli par la section mécanique du comité. Aucune entreprise ne répondait aux exigences du moment et cependant la section vint à bout du problème. Elle fut créée à la mi-juin. Pour réaliser la tâche qui lui incombe, il lui fallut se contenter des entreprises qui existaient déjà, plus ou moins bien agencées, intensifier leur production et leur donner un nouvel outillage dans les délais fixés par le directeur de l'artillerie.

La situation se compliquait du fait qu'il n'existait aucune statistique des établissements pouvant être utilisés. D'abord l'activité de la section mécanique ne se manifesta que par les millions d'obus qu'elle put fournir. Pour obtenir ce résultat, il fallut, les grandes usines étant débordées, en rechercher de nouvelles dans le midi de la Russie et dans l'Oural, acquérir en Russie et à l'étranger le matériel nécessaire à leur installation. Mais les grosses exploitations répondirent peu à l'appel; n'ayant jamais exécuté ces genres de travaux, elles craignaient de se trouver dans une situation difficile.

La section mécanique ne se contenta pas de servir d'intermédiaire pour la distribution des commandes, elle soutint tout ce qu'il était en son pouvoir les usines importantes qui s'adressaient directement à la direction de l'artillerie pour en obtenir des commandes. Les prix proposés par ces usines étaient supérieurs à ceux des usines de l'Etat en temps normal. Le comité central de mobilisation jouait alors le simple rôle d'expert.

Le comité central se considérait donc au commencement comme un simple intermédiaire. En juillet, il jugea possible d'être entrepreneur et fit exécuter les commandes sous sa responsabilité.

En même temps, la section mécanique travaillait d'une manière intensive à l'installation de nouvelles usines, à la fabrication de machines-outils et d'instruments, à rechercher les fabriques où l'on pouvait les préparer. Il fallut alors lutter contre la tendance de beaucoup de maisons qui ne voulaient fabriquer que des munitions et non des machines-outils; or, de la multiplication de ces machines, de ces tours, dépendait l'importance de la production des obus. Les débuts, à ce point de vue, furent pénibles, l'exécution des commandes de ces machines souffrait du manque d'outillage et de la pénurie d'ouvriers expérimentés. Il fallut s'adresser à l'étranger. Puis l'on prit des mesures pour amasser des quantités suffisantes de fer, de tôle, d'acier.

Quant aux prix des matières premières, ils ont été établis d'accord avec la direction de l'artillerie et ils sont maintenant inférieurs à ceux auxquels la direction passait les commandes auparavant.

Le comité central prend non seulement les commandes de munitions et d'outillage, mais encore il se charge de toutes sortes d'autres travaux, jusqu'à la fourniture de fils de fer barbelés; il a contribué à pousser la production dans la fabrication des canons, fusils et mitrailleuses. Le comité central n'a pas ses ateliers ou ses fabriques, mais les comités locaux de Bakou, de Voronège, de Taganrog, de Nijni-Novgorod ont les leurs. En général, le comité central a exécuté pour 200 millions de roubles environ de commandes; mais ce n'est pas tout, car beaucoup ont subi des retards du fait de la crise des transports.

« On ne peut nous accuser, dit M. Zernof, d'avoir préféré la grosse industrie à la petite. Mais, en réalité, les grosses entreprises, voulant éviter toute imixtion, se tiennent à l'écart et s'adressent directement au ministère pour en recevoir pas voulu nous interposer, et nous charger de ce que le ministère pouvait recevoir sans nous. La majorité de nos commandes passe par les comités locaux à la moyenne et à la petite industrie. »

Ensuite, on discute sur les avantages de la fourniture des armées par l'Etat ou par l'entreprise privée. Les apologistes de l'Etat assurent que ce dernier a tout fait et que l'entreprise privée n'a rien donné d'appréciable. Ils oublient que les découvertes et les perfectionnements en matière d'armement ont été l'œuvre de l'industrie privée; Schneider et Krupp en sont des exemples.

Il faut se souvenir qu'avant la guerre, la fabrication des fusils était le monopole des ateliers de l'Etat et que la manufacture d'armes de Tula, faute de commandes, fabriquait des épingles à chapeau. C'est pourquoi il a été difficile d'approprier les usines aux besoins de l'armée. Si l'on remédie maintenant à la crise des transports, on pourra tranquillement envisager l'avenir.

La fabrication des produits chimiques.

Il est curieux de noter que toutes les usines de produits chimiques existant avant la guerre en Russie sont des succursales de maisons allemandes et 20 p. 100 des actions de ces compagnies sont entre les mains de personnes habitant les empires germaniques.

Dans ces fabriques, on n'utilisait pas de matière première russe, mais uniquement des produits à demi manufacturés provenant d'Allemagne, et qui ne payaient que des droits de douane peu élevés. Notre alliée importait annuellement de chez notre ennemi commun plus de seize mille tonnes de ces produits à moitié fabriqués.

En raison de ses conditions variées de sol et de climat, la Russie possède beaucoup d'espèces de plantes médicinales; jusqu'ici, les Allemands étaient les maîtres, non seulement de la fabrication de la santoline en Russie, mais aussi du marché mondial de cette substance; cette maîtrise vient de leur échapper.

En effet, sur l'initiative des professeurs de l'université de Kiev et de plusieurs commerçants, on a entrepris en Russie la fabrication industrielle d'une série de produits chimiques. Une usine destinée à la fabrication du chloroforme est déjà construite. De plus, on se propose de fabriquer l'acide salicylique et ses dérivés.

Dans l'Oural également, on commence à fabriquer le chloroforme et d'autres produits pharmaceutiques, et dans le Caucase on prépare actuellement le chlorate de potasse à partir de la potasse.

Chez nos Ennemis

Les usines Krupp.

Moins ancienne que le Creusot qui date de plusieurs siècles, la fondation des usines Krupp remonte au 20 novembre 1811. En 1826, elles comptaient, en dehors de la veuve de Frédéric Krupp, six ouvriers auxquels se joignait Alfred Krupp, enfant de 14 ans et demi.

C'est un erreur commune en France et en Europe même de considérer la maison Krupp comme fabrique exclusive d'armes. Elle est surtout et avant tout une aciérie, à qui n'appartient même pas le monopole de l'armement en Allemagne.

C'est en 1847 qu'Alfred Krupp entreprit de doter la Prusse d'un matériel d'artillerie en acier. Longtemps il lutta contre les préjugés de l'époque. Mais, en 1849, le ministère de la guerre ayant donné son approbation aux tentatives d'Alfred Krupp, celui-ci commença de-ci, de-là des fournitures de canons en acier et de la sorte. Ce ne fut pourtant qu'en 1861 que Krupp reçut du prince régent Guillaume de Prusse un marché de trois cents pièces de campagne.

La maison Krupp qui, en 1851, ne comptait que deux cents ouvriers, en compte, dès lors, plus de quinze cents.

A l'ouverture des hostilités, en juillet 1914, la maison Krupp comprenait plusieurs usines formant un tout très homogène.

Mal située pour le transport des matières premières et des produits manufacturés, l'usine d'Essen dut ouvrir, sur les bords du Rhin, en face de Duisbourg, ses ateliers de Rheinhausen-Friemersheim, plus connus sous le nom de Friedrich-Alfred Hütte. Créée en 1897, cette usine n'a cessé de croître, et elle englobe de plus en plus la partie fondrière de la maison mère.

En dehors des ateliers d'Essen et de Rheinhausen, Krupp possède les usines d'Annen dont la production essentielle consiste en canons de fusils; celles dites « Gruson Werk » à Magdebourg-Buckau, qui fournissent le matériel de chemin de fer, le matériel naval, construisent les ponts, etc., puis les chantiers navals de Germania, à Kiel.

L'ensemble des terrains appartenant aux usines Krupp représente une superficie de 2,462 hectares dont 186 construits. Le nombre d'ouvriers occupés en 1914, avant les hostilités, dépassait 81,000 dont 42,000 à Essen.

Le dernier bilan se soldait par un bénéfice net de 33,800,000 marks. Le capital réel est de 250 millions de marks.

Depuis 1909 Krupp von Bollen und Halbach, époux de Bertha Krupp, est président du conseil d'administration. Celui-ci comprend cinq membres auxquels se joint un directeur de douze membres parmi lesquels le directeur de chaque succursale. Ce directoire n'a qu'une action technique.

L'usine se suffit à elle-même, exploite elle-même la plupart de ses mines, construit ses immeubles, son matériel machines et autres, elle possède ses facteurs, ses pompiers, son abattoir, sa brasserie, etc.

Depuis les hostilités cette formidable maison a, dit-on, porté son effectif à cent treize mille ouvriers.

Restriction de l'exportation du fer et du cuivre.

Deux mesures que vient de prendre le gouvernement allemand soulèvent un gros émoi dans le monde industriel suisse. Premièrement, l'exportation et la vente de fers et d'aciers allemands sont restreintes aux personnes qui sont affiliées aux Stahlwerksverband (syndicat des aciéries); encore ces acheteurs sont-ils prévenus que tous les tarifs sont majorés de 40 p. 100 et que les achats devront être soldés en francs et non en marks. Deuxièmement, tous les anciens contrats des maisons allemandes pour la fourniture de fers et d'aciers à des industriels suisses sont annulés.

Ainsi que le font remarquer les chefs d'industrie, lésés, pour ne pas dire étonnés par ces restrictions abusives, ces mesures ont été édictées par le gouvernement, après entente avec les producteurs de fer et d'acier, dans le but de provoquer un relèvement du cours du mark.

Il est douteux que cette manœuvre produise les résultats attendus; en revanche, la nouvelle preuve de mauvaise foi que viennent de donner les Allemands n'est pas faite pour leur concilier les sympathies des industriels suisses, lesquels, il ne faut pas l'oublier, se fournissaient jusqu'ici à peu près exclusivement chez eux.

Une publicité significative.

Comment douter que certains produits demandés — pour de bons prix — par la voie d'annonces publiées dans quelques journaux suisses, ne soient destinés aux Allemands? Dans un même numéro du *Basler Vorwärts* (de Bâle) on lit huit annonces successives tendant à un but identique et, si nous ne les traduisons pas toutes, c'est qu'elles se ressemblent par trop. En voici, du moins, quelques-unes, chacune précédée du mot « *Achtung!* » (Attention!) imprimé en caractères gras; les adresses sont précises, toutes à Bâle, — bien entendu.

— Déchets de laine tricotée, fer et métaux, ainsi que chiffons, os et papier sont demandés à des prix des plus élevés. Carte postale suffit.

— J'achète toujours des déchets de laine tricotée, tels que bas, chaussettes, caleçons, au prix de 3 fr. 20 le kilogr. Je paye aussi les chiffons aux meilleurs prix. Règlement sûr et prompt. Carte postale suffit. On va chercher à domicile.

Une dame est encore plus éclectique dans ses acquisitions:

— J'achète toujours du vieux cuivre, du cuivre jaune, du plomb, des vêtements d'hommes, des chaussures.

Des annonces à peu près identiques — et

multiples — paraissent aussi dans la *Feuille d'avis de Zurich* et les offres sont même supérieures à celles que publie le *Basler Vorwärts*. En voici un spécimen:

— Vieille laine à tricoter en tout genre, 3 fr. 80 le kilogr. Vieux habits de dames et de messieurs, décosus, 50 centimes à 70 centimes le kilogr. Matériel d'emballage, 60 centimes le kilogr. Sacs vides, cuivre, cuivre jaune, toutes sortes d'autres métaux, déchets de caoutchouc, etc., sont achetés aux plus hauts prix.

Les annonces se succèdent, suivies de noms et adresses, sauf pour quelques-unes qui ne comportent que les adresses. La *Feuille d'annonces de Zurich* (le *Zürcher Tageblatt*) sert même volontiers d'intermédiaire, ainsi que le prouvent les lignes suivantes:

— J'achète vieilles chaussures non réutilisables aux plus hauts prix. Je vais chercher à domicile. Carte suffit. Offres sous C. B. 2140 aux bureaux du *Tageblatt*.

Et les Bâlois, les Zurichois demanderaient à tous les échos tant de métaux, de caoutchouc, de laine, pour leur propre usage???

LE TRAVAIL DES FEMMES

Une école d'apprentissage féminin.

Par suite de la guerre, un grand nombre de femmes, ayant perdu le mari, le frère ou les fils qui les faisaient vivre, se trouvent sans ressources, obligées de travailler pour assurer leur existence et parfois celle de leurs enfants. Or, beaucoup d'entre elles n'ont pas appris de métier, et ceux auxquelles elles songent d'abord, celui de couturière, par exemple, ou celui d'institutrice si elles sont instruites, sont des professions encombrées et fournissent des salaires tout à fait insuffisants.

Cependant, il y a actuellement des métiers, et des métiers bien rémunérés, où la main-d'œuvre manque et où les femmes, après un apprentissage, gagneraient bien leur vie. Mais il faut connaître ces métiers et pouvoir faire cet apprentissage.

Or, une généreuse initiative a permis de créer un atelier d'apprentissage féminin: l'école Rachel, où les femmes, sans aucun débours, seront instruites en différents métiers par des contremaîtres compétentes. Après un séjour de trois à six mois, ces femmes seront placées par les soins de l'école et se trouveront pourvues pour toute la vie d'un métier sans chômage.

Actuellement, l'école Rachel, qui ouvrira à la fin de janvier, va former une équipe de garnisseuses pour instruments d'orthopédie. Les demandes de membres artificiels sont, hélas! devenues très nombreuses, et la main-d'œuvre manque et manquera longtemps pour les exécuter.

Le salaire d'une garnisseuse est de 6 fr. par jour, et quand elle a travaillé en atelier un certain temps et qu'elle est devenue habile ouvrière, elle peut emporter son travail à domicile et atteindre et même dépasser ce salaire de 6 fr. La femme qui possèdera ce métier sera assurée de gagner toujours sa vie.

L'école formera aussi des bobineuses pour appareils téléphoniques. Ce métier, techniquement moins difficile que le précédent, rapporte environ 5 fr. par jour. Elle prépare aussi des ouvrières pour différents travaux exécutés dans les fabriques de munitions, fabriques où la main-d'œuvre est encore insuffisante.

Aucune condition spéciale n'est exigée. La société choisira les femmes les plus honorables et les plus intéressantes et aussi les plus aptes à devenir des ouvrières d'une véritable valeur technique.

CORRESPONDANCES MILITAIRES

Des erreurs de transmission dans l'envoi aux armées des paquets ou de la correspondance, sont souvent occasionnées par la mention de la classe à laquelle appartient le destinataire.

Le numéro de la classe peut être pris pour le numéro du secteur. Nos soldats ont intérêt à le faire remarquer à leurs correspondants.

Après les indications personnelles, l'adresse ne doit porter que le numéro du secteur, qui est seul important.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée:

Adjudant WITTMANN, 167^e d'infanterie: au combat du 31 mars, sa section étant en réserve, a pris de sa propre initiative le commandement d'une section d'un autre corps privé de son chef, l'a conduite à l'attaque d'une tranchée allemande et ne l'a quittée qu'après en avoir passé le commandement à un gradé. Le 20 avril, s'est porté courageusement sous une pluie de grenades au barrage d'un boyau par lequel venaient les Allemands, a arrêté net le mouvement de l'adversaire en tuant deux Allemands et en blessant plusieurs autres. Depuis le début de la campagne montre ardeur, courage et mépris du danger.

Sergent BEAUGRAND, 10^e génie: s'est distingué par de nombreux actes de bravoure et de dévouement depuis plusieurs mois, notamment au cours d'une guerre de mines. Le 8 mai, après avoir repoussé à coups de mousqueton les pionniers ennemis qui avaient pénétré dans un de nos rameaux à la suite d'un camouflet, a tenté avec un grand mépris du danger de retirer deux sapeurs ensevelis.

Caporal ISQUIN, 169^e d'infanterie: n'a cessé de concourir comme grenadier à la défense d'un barrage de boyau; aveuglé par une grenade, n'a pas quitté son poste et a continué à remplir sa mission.

Sous-lieutenant DE SAINT-ANDRÉ, 351^e d'infanterie: a donné, en toutes circonstances, le plus bel exemple de bravoure, est tombé mortellement frappé d'une balle au front le 13 octobre 1914 en s'exposant debout sur la tranchée pour surveiller son secteur pendant une attaque de nuit.

Chef d'escadron AUDÉOUD, 31^e dragons: le 18 août 1914, marchant avec la pointe d'avant-garde à la tête de son demi-régiment, est tombé mortellement blessé en chargeant des tirailleurs ennemis.

Capitaine VERGNAUD, 12^e dragons: a en tous les engagements une très belle attitude au feu. Blessé mortellement le 2 novembre 1914 à la tête de son escadron qu'il conduisait au combat à pied.

Lieutenant BANEAT, 8^e dragons: le 24 août 1914, au cours d'une reconnaissance, s'est avancé avec une extrême audace sur la lièzière d'un bois d'où paraissent des coups de feu afin de déterminer la force des défenseurs de ce bois. A été tué d'une balle en pleine poitrine.

Lieutenant D'AUBERJON, 31^e dragons: le 18 août 1914, conduisant la pointe d'avant-garde de la division, a été tué d'une balle au front en chargeant, avec le plus grand courage les tirailleurs ennemis.

Lieutenant SIMON DE LA MORTIÈRE, 17^e chasseurs: s'est montré, dès les premiers jours, officier hardi, entreprenant et plein de vigueur. A été tué, le 14 août 1914, au cours d'une reconnaissance audacieuse.

Aspirant HAMELIN, groupe cycliste d'une division de cavalerie: a donné constamment l'exemple du plus grand courage, depuis le début de la campagne, et en particulier dans la journée du 18 février 1915, où il a entraîné ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies, malgré un feu violent d'artillerie. A été tué par un éclat d'obus, au moment d'atteindre la position ennemie.

Maréchal des logis GABRIELLI, 31^e dragons: au cours d'une reconnaissance, s'est heurté à un ennemi supérieur en nombre qu'il a chargé immédiatement, bousculé et poursuivi, tuant trois cavaliers de sa main.

Maréchal des logis COCU, 31^e dragons: envoyé en reconnaissance, le 25 août 1914, n'a pas craint de s'approcher très près d'un bataillon ennemi, dont il a signalé la présence. A été tiré presque à bout portant et atteint mortellement. A exprimé jusqu'aux derniers moments de sa vie de beaux sentiments d'abnégation et de patriotisme.

Maréchal des logis OSMOND, 8^e dragons: envoyé en reconnaissance, le 10 septembre

1914, s'est trouvé en contact avec une patrouille ennemie qu'il a vigoureusement poursuivie. A été tué pendant cette poursuite.

Maréchal des logis AUROUET, 17^e chasseurs: digne des plus grands éloges. A montré, en toutes circonstances, les plus belles qualités militaires. Proposé pour la médaille militaire, pour avoir, avec quelques hommes, fait quarante prisonniers. Cité à l'ordre de la division, en février, pour sa belle conduite au feu. A été mortellement atteint d'un éclat d'obus, le 22 juin.

Brigadier BROCHIER-CENDRE, 8^e dragons: le 3 mars 1915, s'est avancé, sous un feu violent d'infanterie, pour essayer de reprendre le corps d'un officier tombé en avant de nos lignes. A été mortellement blessé.

Cavalier CHIBOU, 4^e dragons: a fait preuve des plus brillantes qualités militaires depuis le début de la campagne. Envoyé en éclaireur le 18 août 1914, s'est avancé avec le plus profond mépris du danger jusqu'à 20 mètres des lignes allemandes où il est tombé mortellement frappé. Ramené dans nos lignes, ses souffrances ne lui ont arraché que ces mots: « Vengez-moi, mon lieutenant, tuez-en beaucoup. »

Canonier VULLIEZ, 54^e d'artillerie: employé comme téléphoniste au poste d'observation, a assuré la réparation de sa ligne sous un feu violent d'artillerie ennemie. Grièvement blessé à son poste, mort des suites de ses blessures.

Chasseur GIVERNE, 71^e bataillon de chasseurs: sous le bombardement violent d'un village, est sorti spontanément de son abri pour se porter au secours d'un camarade blessé et a été lui-même mortellement atteint en essayant de le transporter au poste de secours.

Sergent GODIN, 303^e d'infanterie: blessé grièvement par un éclat d'obus le 14 octobre 1914, pendant qu'avec sa demi-section, à courte distance de l'ennemi, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, il complétait l'aménagement d'une tranchée ébauchée.

Sergent GOUJON, 166^e d'infanterie: blessé grièvement par cinq éclats de torpille, n'a pas voulu quitter la tranchée avant que les blessés de sa section n'aient été transportés et, malgré ses blessures, a dirigé les premiers travaux pour dégager ses hommes à demi ensevelis dans un abri. S'est fait constamment remarquer depuis le début de la guerre par son audace, son entrain et par son absolu mépris du danger.

Soldat LARCHEZ, 165^e d'infanterie: modèle accompli du parfait soldat dont il possédait toutes les qualités et toutes les vertus. Avait le plus profond mépris du danger. A été mortellement frappé dans sa tranchée alors que dédaignant le feu d'un tireur ennemi qui, sur sa gauche l'ajustait, il cherchait à atteindre un autre soldat allemand qu'il avait devant lui.

Capitaine TIXIER, commandant un dirigeable: a pris part, comme commandant de dirigeable, à des ascensions de reconnaissance et de bombardement, notamment aux ascensions particulièrement dangereuses des 9-10 août, 22-23 août, 3 septembre, 9-10 octobre 1914 et du 12 mai 1915. A, par ses qualités professionnelles et militaires, son courage et son sang-froid permis d'assurer l'exécution des missions qui lui avaient été confiées.

Capitaines HENNEQUIN et CAUSSIN, pilotes d'un dirigeable: ont pris part, comme pilotes, à des ascensions de reconnaissance et de bombardement effectuées par un dirigeable et notamment à celles particulièrement dangereuses de 9-10 août, 22-23 août, 3 septembre, 9-10 octobre 12-13 octobre 1914. Ont contribué à leur succès par leur habileté professionnelle, leur sang-froid, leur entrain et leur esprit de discipline.

Sergents BELLEGY et GURY, mécaniciens d'un dirigeable: ont pris part, comme mécaniciens, à des ascensions de bombardement et de reconnaissance effectuées par un dirigeable et notamment celles particulièrement dangereuses des 9-10 août, 10-11 août, 22-23 août, 3 septembre, 9-10 octobre, 12-13 octobre 1914 et 12 mai 1915. Ont contribué à leur succès par leurs qualités professionnelles, leur sang-froid, leur entrain et leur esprit de discipline.

Adjudant DURAN, 18^e d'artillerie: le 24 août 1914, a fait preuve d'une très réelle bravoure en restant sous le feu de l'artillerie ennemie de tous calibres pour assurer l'enlèvement des arrières-trains de la batterie. Démonté, est parti à pied le dernier pour rejoindre tranquillement son unité. Blessé à la tête le 7 septembre suivant, a tenu absolument à rester à son poste de chef de section. Sous-officier remarquable à tous égards. Depuis le commencement de la campagne a toujours été un modèle d'énergie, de bravoure et de dévouement.

Lieutenant-colonel DINAUX, commandant une brigade d'infanterie: dans le commandement de cette brigade, qu'il a exercé pendant près de deux mois, a fait preuve de qualités d'intelligence, d'énergie et de courage tout à fait remarquables; c'est grâce à sa ténacité et à son habile direction que, pendant la période du 21 septembre au 20 octobre, la brigade a pu maintenir ses positions contre les furieuses attaques de jour et de nuit d'un ennemi supérieur en nombre.

Lieutenant-colonel MAITRE, commandant l'A. D.: officier supérieur des plus remarquables. S'est tout particulièrement distingué les 24 et 25 août et pendant la période du 12 au 16 septembre comme commandant de groupe. A, sous un violent bombardement et avec un mépris absolu du danger, dirigé des tirs d'une grande précision qui ont eu le plus heureux effet sur le développement des opérations. S'est à nouveau signalé le 21 septembre en actionnant avec succès des batteries légères et de gros calibres dont l'action a brisé l'offensive adverse. A, comme commandant de l'artillerie d'un secteur, dirigé et coordonné les 7 et 9 avril 1915, avec une compétence remarquable et un admirable sang-froid, l'action d'une nombreuse artillerie qui a puissamment aidé nos attaques.

Chef de bataillon MIELET, 19^e bataillon de chasseurs: chef intrépide et ardent. Caractère chevaleresque. Tombé en héros à la tête de son bataillon le 24 août 1914.

Capitaine BESSET, état-major d'une brigade: officier d'état-major d'une brigade n'a cessé de faire preuve des plus belles qualités d'initiative et de courage pendant les opérations qui se sont déroulées entre le 21 septembre et le 2 octobre; c'est grâce à sa collaboration énergique que la brigade a résisté, le 21 septembre et les jours suivants, aux furieuses attaques de jour et de nuit d'un ennemi supérieur en nombre.

Capitaine PAUNET, 304^e d'infanterie: officier plein d'ardeur, entraînant par son exemple ses hommes qui lui témoignaient le plus vif attachement. A vaillamment conduit sa compagnie aux combats du 24 août et du 1^{er} septembre 1914. A été tué le 7 septembre.

Capitaine CATTENNOZ, 214^e d'infanterie: a conduit sa compagnie au feu les 24 août, 1^{er}, 6, 7 et 8 septembre 1914, avec un calme et une cranerie dignes d'éloges. A donné en toutes circonstances l'exemple le plus complet de la bravoure et de l'esprit de sacrifice. Très grièvement blessé le 8 septembre 1914.

Capitaine SAFIN, 285^e d'infanterie: le 24 août 1914, a entraîné sa compagnie sous un feu très violent avec une énergie et un calme merveilleux. Blessé grièvement a continué à diriger sa compagnie et n'a consenti à la quitter qu'après en avoir assuré le commandement. Evacué et revenu sur le front, est tombé glorieusement le 15 janvier 1915 à la

tête de sa compagnie qu'il entraînait à l'attaque d'un petit poste allemand.

Capitaine de MARILLAVE, 214^e d'infanterie : le 24 août 1914, a maintenu sa compagnie sous un feu très violent avec une énergie féroce. Debout, au milieu de ses hommes, les exhortant de la voix et leur donnant, par son attitude l'exemple le plus frappant de la bravoure et de l'esprit de sacrifice, est tombé glorieusement.

Capitaine PIOT, 19^e bataillon de chasseurs : d'une bravoure calme et froide, mais non exempt de témérité. A été tué le 21 août en se jetant en avant de sa compagnie pour l'entraîner à l'assaut d'un bois fortement tenu par l'ennemi.

Capitaine SALLIS, 19^e bataillon de chasseurs : dès le 14 août 1914 se signale par sa bravoure et est cité à l'ordre du bataillon. Au cours de la bataille de la Marne, tient pendant quarante-huit heures avec sa compagnie une position battue de toutes parts par les mitrailleuses ennemies; y tombe mortellement frappé.

Capitaine HENNEQUIN, 19^e bataillon de chasseurs : s'est signalé dans tous les combats par une intrépidité admirable. A été mortellement atteint le 9 septembre 1914.

Lieutenant LAMONTAGNE, 220^e d'infanterie : superbe d'attitude à l'attaque du 9 avril. A entraîné brillamment sa section jusqu'aux tranchées allemandes; frappé à la tête, est tombé glorieusement en continuant à encourager ses hommes à marcher en avant.

Lieutenant BOURGUIGNON, 304^e d'infanterie : adjoint à un chef de bataillon, a dans les circonstances les plus périlleuses assuré avec le plus louable sang-froid ses fonctions d'officier de liaison. Au combat du 7 septembre 1914, est resté jusqu'au dernier moment auprès de son chef de bataillon blessé et a été mortellement blessé à ses côtés.

Lieutenant MASSON, 19^e bataillon de chasseurs : le 21 août, après la mort de son capitaine, prend le commandement de sa compagnie, l'entraîne à l'assaut d'un bois fortement occupé, y pénètre le premier et est mortellement frappé.

Lieutenant PETEL, 19^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement le 21 août, en entraînant héroïquement sa section à l'assaut d'une ferme sous un feu des plus violents.

Lieutenant DE MONS, 19^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement signalé par sa bravoure. A été tué le 8 septembre en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une position.

Lieutenant PHILIPPEAU, 19^e bataillon de chasseurs : jeune officier d'une bravoure et d'une fermeté de caractère exceptionnelles. Se distingue en de nombreuses occasions comme commandant de compagnie. Prend le commandement du bataillon le 26 septembre et est mortellement blessé le 27.

Sous-lieutenant RIQUET, 304^e d'infanterie : officier plein d'entrain et d'une remarquable énergie. Au combat du 7 septembre 1914, a pris le commandement de sa compagnie après que le capitaine eut été blessé. Blessé une première fois à la jambe, a conservé le commandement jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant LAMARQUE, 304^e d'infanterie : officier d'un rare courage et d'une grande intrépidité. Tué d'un coup de baïonnette au combat du 7 septembre 1914 alors qu'avait porté sa section de mitrailleuses sur la ligne la plus avancée, il s'efforçait en faisant tirer à bout portant, de protéger la retraite de cette ligne.

Sous-lieutenant VARLET, 19^e bataillon de chasseurs : tombé héroïquement, dès le premier combat, le 14 août, en entraînant sa section à l'assaut et après avoir grandement contribué, par son énergie et sa bravoure au succès de la journée.

Sous-lieutenant DE RUBERCY, 19^e bataillon de chasseurs : jeune saint-cyrien, fait dès le début l'admiration de tous par son énergie et son courage ardent. Tombé glorieusement le 8 septembre.

Sous-lieutenant LANGELE, 19^e bataillon de chasseurs : promu sous-lieutenant le 17 septembre pour sa belle conduite dans les précédents combats, a été tué le même jour en entraînant sa section à l'attaque sous un feu intense de mitrailleuses.

Sous-lieutenant DUROSOY, 19^e bataillon de chasseurs : jeune saint-cyrien remarquable par sa bravoure, son sang-froid et son esprit

de sacrifice absolu. Blessé une première fois devant au front, à peine guéri et tombe héroïquement à la tête de sa compagnie le 11 novembre en faisant tête aux assauts furieux de l'ennemi.

Sous-lieutenant GAGNON, 19^e bataillon de chasseurs : jeune officier de cavalerie détaché comme adjoint au chef de corps. Remplit ses fonctions avec un zèle qui n'a d'égal que son insouciance du danger et sa jeunesse crânière. Le 11 novembre, au cours d'un violent combat, est tué au moment où, n'écoulant que son devoir, il se précipite pour porter un ordre à son chef.

Sous-lieutenant COLLIGNON, 19^e bataillon de chasseurs : ferme et calme, d'un sang-froid imperturbable, s'est signalé par sa bravoure dans tous les combats. A été tué le 14 novembre dans la tranchée.

Sous-lieutenant ROURE, 19^e bataillon de chasseurs : jeune officier de cavalerie, passé sur sa demande au bataillon. Tué le 8 mai, en lançant sa section à l'attaque.

Lieutenant DUBOIS, 87^e d'infanterie : officier d'une présence d'esprit remarquable et d'une grande bravoure. Le 26 juin, l'ennemi ayant opéré sur le front de son unité une attaque en force précédée de jets de pétrole enflammé, a fait évacuer à son commandement la partie de la tranchée en feu et a contre-attaqué immédiatement à coups de grenades l'ennemi qui avait pris pied dans la tranchée, l'a rejeté et a repoussé quatre attaques successives.

Lieutenant LAGACHE, 128^e d'infanterie : officier plein d'allant, le 23 juin, a entraîné sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande, est entré le premier dans celle-ci; pendant deux jours, a repoussé plusieurs contre-attaques, contribué puissamment à reprendre la tranchée, que des jets de pétrole enflammé l'avaient obligé à évacuer, en marchant en tête de ses hommes et en chassant les Allemands à coups de bombes et de pétards.

Lieutenant CASANOVA, 5^e régiment d'artillerie : à pied; a fait preuve, comme observateur d'artillerie dans les tranchées du plus grand courage en réglant de nombreux tirs sous de violents bombardements.

Adjudant LIMPAS, 18^e bataillon de chasseurs : pendant l'attaque d'une position ennemie, a entraîné brillamment sa section; est parvenu dans la tranchée allemande avec un petit groupe de chasseurs qu'il y a maintenu par son énergie malgré un violent bombardement de grenades et de pétards. Est resté complètement isolé plus de quarante-huit heures.

Maréchal des logis LECLERE, 17^e d'artillerie : blessé le 22 août d'un éclat d'obus au genou, a refusé d'être évacué. Observateur dans les tranchées depuis le mois de novembre, a rempli sa mission dans des circonstances souvent difficiles avec intelligence et initiative, a toujours fait preuve d'un sang-froid et d'un courage remarquables, notamment pendant les journées du 20 au 25 juin, où, renversé deux fois par des éclatements, il n'a pas quitté son poste d'observateur.

Aspirant GAVELLE, 72^e d'infanterie : blessé une première fois d'un shrapnel à la cuisse, le 12 septembre 1914, en déployant la section dont il avait pris le commandement, n'a douté ni le champ de bataille que sa mission remplie; revenu au front, a eu les deux pieds gelés dans un poste d'écoute où il était allé volontairement pendant deux nuits. Revenu sur sa demande au front, a donné le plus bel exemple le 18 avril 1915, en montant sur le parapet de la tranchée pour faire le coup de feu, et a reçu ainsi une grave blessure à la tête. Est resté à son poste deux heures après sa blessure, et ne l'a quitté qu'à bout de forces.

Caporal PAYEN, 147^e d'infanterie : a puissamment contribué à repousser une contre-attaque allemande, à l'aide de pétards. Blessé au cou, n'a voulu quitter sa place de combat que lorsque la contre-attaque a été définitivement repoussée.

Maitre pointeur PUTIGNY, 5^e d'artillerie lourde : ayant reçu trois blessures d'éclats d'obus, a continué à tirer seul sa pièce et donné l'exemple de la plus belle énergie dans l'attaque de l'infanterie.

Soldat MEGE, 54^e d'infanterie : a demandé, comme grenadier, à marcher au premier rang à l'attaque. Est tombé glorieusement en accomplissant sa mission.

Chef de bataillon SAUVAIN, 10^e d'infante-

rie : officier de la plus grande bravoure. Est resté toute la journée du 7 juillet debout, sous une pluie de balles et d'obus, rassemblant des isolés, les maintenant par la fermeté de son attitude et reprenant l'offensive contre l'ennemi qu'il a réussi à refouler, blessé deux fois dans la journée n'a pas quitté son poste.

Capitaine DE FORNEL DE LA LAURENCIE, 37^e d'artillerie : s'est distingué depuis le commencement de la campagne par son calme et sa bravoure dans les circonstances les plus critiques, en particulier le 1^{er} octobre 1914, a appuyé très efficacement les attaques de l'infanterie en commandant avec le plus grand sang-froid sa batterie sous un feu extrêmement violent de l'artillerie ennemie. A été tué à son poste de combat.

Capitaine WITZ, 10^e d'infanterie : le 7 juillet, dans un combat de plusieurs heures, a refoulé à plusieurs reprises, toujours en tête, l'ennemi par des contre-attaques furieuses. Blessé mortellement, a dit à ses hommes : « Que l'un de vous prenne mon képi, et en avant ! »

Capitaine ABORD, 13^e d'infanterie : terrassé, le 4 juillet, par l'explosion d'une bombe, a refusé de se laisser évacuer. Le 7 juillet, a été tué par un obus, alors qu'il ramenait au combat des fractions surprises par une attaque à revers de l'ennemi.

Lieutenant GAUTHIEROT, 29^e d'infanterie : le 7 juillet, a fait preuve en plusieurs circonstances du plus grand courage, du plus grand mépris du danger. Toujours avec ses hommes aux endroits les plus périlleux. A été blessé grièvement au cours d'un violent bombardement.

Lieutenant LAMADELEINE, 29^e d'infanterie : officier d'une énergie et d'un courage à toute épreuve. Le 7 juillet 1915, a été blessé en exécutant la reconnaissance très périlleuse de la position qu'il avait reçu l'ordre d'attaquer.

Sous-lieutenant DE PERTHUIS DE LAILLEVAUT, 13^e d'infanterie : officier très énergique. Voyant déboucher l'ennemi en arrière de lui, s'est précipité avec quelques hommes en faisant lui-même le coup de feu. Blessé aux jambes, n'a consenti à se laisser emmener qu'après avoir organisé le barrage des boyaux et lorsque ses forces l'abandonnèrent.

Sous-lieutenant BOUTELLE, 29^e d'infanterie : le 11 juillet 1915, chargé d'une mission périlleuse, a été mortellement blessé en l'accomplissant avec un courage et un sang-froid remarquables. A déjà été cité à l'ordre de corps d'armée.

Sous-lieutenant BLONDEAU, 29^e d'infanterie : le 7 juillet 1915, a fait preuve des plus belles qualités militaires pendant le bombardement et l'attaque. Apprenant que l'ennemi avait enfoncé l'unité placée à sa gauche, se sachant débordé en arrière, a su par son énergie et son calme, maintenir ses hommes à leur place dans la tranchée de première ligne dont il avait la garde. A contre-attaqué l'ennemi et a puissamment contribué à le maintenir et à le repousser ensuite. A été blessé au cours de l'action et a conservé le commandement de sa compagnie.

Sergent-major BOUDRIOT, 10^e d'infanterie : le 7 juillet, resté seul des défenseurs du barrage qu'il commandait, s'y est fait grièvement blessé plutôt que de reculer.

Chef de bataillon MERCIER, 30^e d'infanterie : du 2 au 5 juillet a commandé un sous-secteur de première ligne exposé à un bombardement d'artillerie de gros calibre d'une extrême violence. A repoussé plusieurs attaques d'infanterie par d'habiles dispositions et une énergique intervention.

Chef de bataillon VALLOD, 35^e d'infanterie : le 9 juillet, pendant la nuit, tandis qu'il faisait organiser une position en forêt, sous un violent tir de barrage, a fait preuve d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables, et par son attitude énergique, a su donner à son bataillon un allant et un ardeur qui ont permis de mener à bonne fin la mission dont il était chargé.

Capitaine HIPPEAU, 34^e d'infanterie coloniale : a fait preuve pendant quatre jours et quatre nuits, du 4 au 8 juillet, d'une énergie incroyable, d'un calme absolu, et, par ses dispositions habiles, a maintenu l'ennemi. Officier d'une grande valeur et d'un dévouement héroïque.

Capitaine MONTILLOT, 35^e d'infanterie coloniale : donne, depuis le début de la cam-

pagne, l'exemple des plus hautes vertus militaires. Blessé grièvement en dirigeant l'organisation d'une position, sous un violent bombardement, a refusé de se laisser panser avant d'avoir donné à tous ses subordonnés des instructions précises sur la continuation du travail dont il était chargé.

Lieutenant PEYROUX, 36^e d'infanterie coloniale : commandant la compagnie de mitrailleuses du régiment, n'a cessé, pendant toute la campagne, de donner à tous l'exemple du devoir, de l'énergie et du courage. Le 5 juillet, a maintenu une de ses sections sous un bombardement violent d'artillerie de gros calibre. Blessé grièvement.

Lieutenant LE BERRE, 34^e d'infanterie coloniale : déjà cité à l'ordre de la division. Officier d'une bravoure rare et d'un sang-froid remarquable. Après avoir placé ses fractions, s'est dépensé sans compter pendant l'attaque du 4 juillet pour fournir des renseignements au commandant du bataillon de première ligne. Tombé mortellement frappé d'un éclat d'obus.

Sous-lieutenant CORELLOU, 34^e d'infanterie coloniale : chargé de la garde d'un fortin que nous venions d'enlever à l'ennemi, s'y est maintenu malgré de violentes contre-attaques, excitant constamment le courage de ses hommes. Tué à son poste.

Sous-lieutenant ROURE, 34^e d'infanterie coloniale : s'étant distingué dans la nuit du 6 au 7 juillet en menant avec audace et entrain l'attaque contre une tranchée. A entraîné sa section dans l'assaut du 7 avec une bravoure remarquable. Tué sur le terrain conquis.

Sous-lieutenant MARPEAUX, 36^e d'infanterie coloniale : dans la nuit du 3 au 4 juillet, s'est porté bravement en entraînant ses hommes, aux tranchées que l'ennemi attaquait et a contribué pour une large part, à faire échouer l'attaque. Tué glorieusement le 4 juillet en se découvrant au-dessus du parapet de la tranchée pour observer l'ennemi.

Sous-lieutenant MOLLIE, 34^e d'infanterie coloniale : déjà cité à l'ordre de la brigade, le 2 juillet, luttant à coups de grenades contre les Allemands et venant de tuer un officier, est tombé mortellement frappé.

Sous-lieutenant PALLAVICINI, 34^e d'infanterie coloniale : commandant de compagnie déjà cité à l'ordre de la division. Officier très brave, ayant déjà fait ses preuves, a maintenu sa compagnie sous un bombardement intense de 72 heures. A l'attaque du 4 juillet est tombé mortellement frappé à la tête de sa compagnie pendant une contre-attaque en criant : « En avant, mes enfants, c'est pour la France ! »

Sous-lieutenant GELIBERT, 35^e d'infanterie coloniale : officier courageux et énergique. Ayant reçu la mission de remettre en état un boyau bouleversé par l'artillerie ennemie, a maintenu son peloton dans le boyau soumis à un feu incessant de l'infanterie et de l'artillerie; est resté aux points les plus dangereux pour donner confiance à ses hommes et y a été tué par un éclat d'obus.

Adjudant AUDIN, 34^e d'infanterie coloniale : le 4 juillet, apprenant l'ensevelissement dans une tranchée de son ancien capitaine, a demandé spontanément à lui porter secours. Est parti sous un bombardement intense. N'ayant pu le rejoindre et bien que blessé, s'est joint à un groupe qu'il a entraîné en avant. Est tombé mortellement frappé.

Sergent NÉGREL, 34^e d'infanterie coloniale : dans la nuit du 7 au 8 juillet, un groupe important de grenadiers ennemis ayant réussi à mettre hors de combat les défenseurs d'un barrage, s'y est maintenu seul sous un violent bombardement. A réussi à coups de grenades à mettre en fuite les assaillants et a permis par son sang-froid et son courage aux renforts d'arriver.

Sergent MARSAUD, 34^e d'infanterie coloniale : au combat du 7 juillet, comme chef d'un groupe de grenadiers s'est montré avec tout son groupe d'une valeur et d'un courage admirables. A semé la panique dans les rangs allemands partout où il se présentait. Très grièvement blessé au cours de l'action.

Sergent CALIOT, 34^e d'infanterie coloniale : au combat du 7 juillet, comme chef d'un groupe de grenadiers, s'est montré avec tout son groupe d'une valeur et d'un courage admirables. A semé la panique dans les rangs allemands partout où il se présentait. Très grièvement blessé au cours de l'action.

Caporal RUET, 34^e d'infanterie coloniale : a,

tique; toujours le premier à marcher, qu'il s'agisse de chasse ou de reconnaissances à longue portée; a attaqué à courte distance un avion ennemi qu'il a forcé à rentrer dans ses lignes après un vif combat au cours duquel il a été blessé à la main et à la jambe; son passage a eu le pied traversé par une balle et son appareil a reçu plus de dix atteintes, notamment dans les commandes de directions et de gauchissement.

Capitaine BRECHER, commandant un parc aéronautique : officier de grande valeur, a fait du parc qu'il commandait une unité mobile, et a, en outre, participé comme volontaire, à plusieurs expéditions de l'escadrille V. 24, notamment le 10 juin où l'avion qu'il montait a été traversé par un projectile ennemi, et le 18 juin où son appareil a reçu cinquante et un éclats d'obus.

Capitaine de BOURDES, escadrille V. 24 : pilote extrêmement audacieux, exécuté toutes ses missions de bombardement à faible altitude pour augmenter l'efficacité de son tir et rentrer presque chaque jour avec de nombreux éclats dans son appareil, notamment le 18 juin où, au cours d'un bombardement, il a reçu 51 balles et éclats d'obus.

Sergent MAUGER, escadrille V. 24 : a pris part, depuis moins de deux mois, à quatre expéditions de bombardement dans lesquelles il a été violemment canonné, et son appareil sérieusement atteint sans se laisser détourner de sa mission, notamment le 7 mai et le 8 mai où il a eu son hélice brisée, un mat de sa cellule fendu, et son passage contesté et le 18 juin où il a eu deux gros éclats juste au-dessus de sa tête.

Adjudant-chef CLARYSSE, escadrille C. 6 : très bon et ancien pilote. Arrivé sur le front à l'escadrille C. 6, le 7 septembre 1914, a effectué de nombreuses reconnaissances et plus de trente réglages de tir accompagnés presque tous de vives canonnades. A eu, en particulier, le 27 avril, son avion traversé par plusieurs éclats d'obus.

Colonel TOPART, chef d'état-major d'un corps d'armée : officier d'une valeur exceptionnelle, déjà reconnue en temps de paix, qui a fait preuve, en campagne, des mêmes qualités d'intelligence, de zèle et de dévouement, en montrant qu'il y joignait la bravoure, l'énergie et le tempérament du chef; a commandé au feu, deux régiments; blessé, est revenu au front sans même être guéri, et a rempli pendant six mois, avec la plus grande distinction, les fonctions de chef d'état-major d'un corps d'armée, prenant part aux opérations les plus actives.

Aspirant GUBET, 1^{er} d'infanterie : le 23 juin, malgré un feu d'artillerie très vif, s'est élancé à la tête d'une patrouille dans une tranchée allemande en partie bouleversée par une mine, y a tué plusieurs ennemis à coups de revolver et de bombes et en a ramené un prisonnier.

Soldat BEAUCOTE, 1^{er} d'infanterie : le 23 juin, malgré un feu d'artillerie très vif, qui avait disloqué sa patrouille, s'est porté résolument jusqu'à une tranchée allemande bouleversée par une mine, y a tué plusieurs ennemis, et, après être rentré dans nos lignes en est sorti de nouveau pour arracher à l'adversaire le corps de son adjudant.

Adjudant THEVENY, compagnie M. 2. T. : a conduit, avec beaucoup d'habileté et un grand sang-froid, des travaux de mine au contact immédiat des galeries de contre-mines allemandes et a fait sauter une partie de la première ligne de tranchées ennemies.

Lieutenant-colonel TALLON, 10^e territorial : a exercé pendant sept mois, d'une façon remarquable, le commandement du sous-secteur qui lui était confié; toujours sous le feu, parfois violent, des batteries ennemies, en pleine vue des observateurs de celui-ci, il n'a cessé de perfectionner son organisation défensive, tout en maintenant ferme la discipline et l'excellent esprit de ses territoriaux.

Soldat THERY, 254^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur le front le 20 novembre 1914. N'a cessé, depuis lors, de faire preuve des plus excellentes qualités militaires, d'entrain et de mépris du danger. Volontaire pour tous les travaux périlleux à exécuter à découvert, à proximité immédiate de l'ennemi. A été mortellement blessé le 22 juin, pendant qu'il travaillait au parapet extérieur d'une tranchée, victime de sa bravoure et de son dévouement.

Officier d'administration **GIORGI**, ambulance 1/3 : chargé d'opérer, avec l'aide d'un médecin, le déplacement d'une ambulance très exposée, a assuré pendant deux heures et demie, sous un feu violent, l'évacuation des blessés, et a donné ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Médecin aide-major **MERCIER**, ambulance 1/3 : ayant reçu l'ordre de déplacer une ambulance très exposée, a présidé pendant deux heures et demie, sous un feu violent, l'évacuation des blessés, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Sergent **AMAND**, 3^e génie : a fait preuve d'audace et de courage en pénétrant dans un boyau ennemi et en y établissant, sous le feu, un barrage en sacs à terre à dix mètres d'un blockhaus ennemi. A été blessé au cours de cette opération.

M. **CAGNIARD**, conseiller général de l'Aisne : du 3 au 11 septembre, a fait preuve du plus grand courage en guidant, à travers un pays occupé par l'ennemi, un détachement de 400 hommes coupé de l'armée française. Par son intelligence, sa connaissance du pays, son activité inlassable, a contribué, dans la plus large mesure, à assurer le ravitaillement du détachement et sa rentrée dans les lignes françaises.

Capitaine **DUCASSE**, état-major d'une armée : au cours des opérations du début de la campagne, s'est montré officier de liaison accompli. A rempli plusieurs missions très importantes dans des conditions délicates où il a fait preuve d'une habileté et d'un courage au-dessus de tout éloge. Pendant la guerre actuelle de tranchées, a exécuté des reconnaissances nombreuses et périlleuses jusque dans les positions les plus avancées, rapportant les renseignements les plus précieux pour la préparation des opérations.

Sous-lieutenant **JACOTET**, escadron M. S. 12 : a, le 26 mai, abattu dans nos lignes un avion allemand dont il a blessé l'observateur et tué le pilote après un combat acharné. Avant déjà abattu dans nos lignes un autre avion ennemi.

Maréchal des logis **SAYARET**, escadron V. 24 : le 19 juin, a livré combat dans les lignes allemandes d'un avion ennemi qu'il a forcé à atterrir, et a, ensuite, poursuivi sa mission malgré une violente canonnade. Le 6 juillet, ayant son hélicoptère fendu par un éclat d'obus, n'en a pas moins, malgré le danger qu'il courait, accompli jusqu'au bout, sa mission de bombardement.

Capitaine **SHIGENO KIYOTAKE**, de l'armée japonaise, pilote à l'escadron V. 24 : pilote aussi habile qu'intéressant, exécutait quotidiennement des bombardements pendant lesquels son avion a été canonné par les projectiles ennemis sans jamais se laisser détourner de sa mission.

Capitaine **KEMACLE**, 1^{er} d'infanterie : le 23 juin, sous un feu violent d'artillerie ennemie, a dirigé avec beaucoup de vigueur et de courage un coup de main sur une tranchée allemande. A été blessé mortellement peu de jours après, à son poste de commandement d'où il continuait à diriger les attaques à la sape et à la mine.

Lieutenant **MARLIO**, 26^e d'infanterie : chargé, le 28 août 1914, de défendre avec sa section, un passage de rivière, et ayant été blessé au bras, est demeuré à son poste, sans se faire panser. A été mortellement blessé.

Soldat **LEGLISE**, 57^e d'infanterie : modèle d'entraîne et de bravoure. Un caporal ayant été blessé en avant de la tranchée, s'est porté à son secours et a été tué d'une balle en plein cœur.

Soldat **PÉRÉ**, 57^e d'infanterie : est allé, sous le feu de l'ennemi, chercher en avant de la tranchée, successivement, un caporal blessé et un de ses camarades tués, et est parvenu à les rapporter dans la tranchée, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Lieutenant **VIROLET**, 2^e génie : a dirigé, pendant plusieurs mois, des travaux de mine et de contre-mine en des points particulièrement exposés. A retiré d'une galerie de mine envahie par des gaz délétères un sous-officier qui avait subi un commencement d'asphyxie en tentant de réamorcer un fourneau non explosé et s'est substitué à ce sous-officier pour l'exécution de cette tâche.

Sergent **LARRECOT**, 18^e d'infanterie : a fait preuve de patriotisme, de sang-froid, de présence d'esprit et de courage en s'avançant des hôpitaux allemands où il avait été recueilli à

la suite d'une blessure. A peine guéri, a demandé à revenir sur le front.

Madame **BOUTROUX**, infirmière volontaire à l'hospice St-Michel à Montmirail : a soigné, avec un dévouement et une bonté admirables, les malades contagieux d'une formation sanitaire, et a contracté au chevet de l'un d'eux une affection grave des deux yeux qui a amené une perte presque complète de la vision.

Cavalier **TESSIDRE**, 6^e chasseurs à cheval : s'est offert, avec deux chasseurs, pour reconnaître, en plein jour, une tranchée allemande qui n'avait pu l'être la nuit. A dirigé la patrouille, coupé les fils de fer, engagé un combat à coups de grenades avec une forte patrouille ennemie, rapporté des renseignements précis et ramené sur son dos et en rampant un de ses camarades grièvement blessé.

Sergent **MASQUELEZ**, 3^e génie : a fait preuve d'une extrême audace et d'un grand courage en restant pendant dix heures dans un rameau en tête d'une équipe de chargement et de bourrage d'un camouflet, à deux mètres des mineurs ennemis qui travaillaient inlassablement, cherchant à nous distancer. A fait exploser son fourneau dans les meilleures conditions, ensevelissant les travailleurs allemands et détruisant leurs travaux.

Capitaine **VARRIER**, 235^e d'infanterie : officier de cavalerie, versé sur sa demande dans l'infanterie, faisant preuve sans cesse du plus profond mépris du danger, est allé reconnaître, sous un violent bombardement, les abords d'un ouvrage qu'il occupait, et à côté duquel venait de se produire une formidable explosion de mine : a été grièvement frappé en procédant à cette reconnaissance.

Capitaine **MONNET**, 15^e bataillon de chasseurs : a brillamment conduit, le 2 juillet, une attaque de deux compagnies, qui a réussi à reprendre une position occupée. La veille par l'infanterie adverse et les a maintenues définitivement sur le terrain conquis, malgré un bombardement sur une violence extrême, qui s'est poursuivi pendant neuf heures consécutives.

Lieutenant **RAVOUS**, 15^e bataillon de chasseurs : au cours d'un bombardement violent, a fait preuve du plus grand calme, restant debout dans la tranchée pour rassurer ses hommes, pour la plupart jeunes chasseurs arrivés de la veille : a été grièvement blessé.

Lieutenant **GIFFARD-QUILLON**, 13^e bataillon de chasseurs : modèle de bravoure calme et réfléchi, a pris part à toutes les actions dans lesquelles le bataillon a été engagé depuis le début de la campagne, avait minutieusement préparé l'attaque qui devait être menée par la compagnie qu'il commandait provisoirement, a vigoureusement entraîné ses hommes à l'assaut contre une position fortifiée encore intacte : est tombé mortellement frappé d'une balle au front devant ses chasseurs qu'il encourageait par sa voix et par son exemple.

Lieutenant **TERRIS**, 63^e bataillon de chasseurs : officier adjoint accompli qui, par ses qualités d'intelligence, de dévouement et de courage était déjà, malgré sa jeunesse, une belle figure militaire : blessé deux fois le 7 septembre 1914, a rejoint le front encore incomplètement guéri. A été tué alors que, sous un bombardement violent, et sans souci du danger, il allait s'assurer de l'exécution d'un ordre.

Lieutenant **GEIST**, 235^e d'infanterie : appelé à renforcer avec un peloton la garnison d'un ouvrage à demi occupé par les Allemands et à y remplacer le commandant de cet ouvrage a fait preuve au cours du combat d'un courage d'un esprit de décision et d'un sang-froid des plus remarquables.

Lieutenant **VAIMBOIS**, 213^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec beaucoup de bravoure, d'ardeur d'audace et de sang-froid, et a pris pied sur la position ennemie où il est tombé mortellement blessé.

Sous-lieutenant **GARON**, 31^e d'infanterie : a fait preuve depuis son entrée en campagne d'un courage et d'un entraînement remarquables ; a été mortellement frappé dans une tranchée avancée pendant un violent bombardement.

Sous-lieutenant **ARRAULT**, 15^e bataillon de chasseurs : déjà atteint de 8 blessures, a brillamment exercé dès son retour au front le commandement d'une compagnie lancée dans une contre-attaque.

Sous-lieutenant **DUPEYRON**, 13^e bataillon de chasseurs : a minutieusement préparé une

attaque à laquelle sa compagnie devait prendre part en dirigeant des reconnaissances et des patrouilles, au cours de l'une d'elles a ramené personnellement un de ses chasseurs grièvement blessé : le 10 juillet, a été mortellement frappé dans le réseau de fils de fer ennemi en tête de son peloton qu'il entraînait à l'assaut.

Sous-lieutenant **DELABRE**, 235^e d'infanterie : a fait preuve de sang-froid et de décision au cours de la défense d'un ouvrage aux abords duquel venait de se produire une formidable explosion de mine ; appelé au cours du combat à remplacer son capitaine, a, grâce à des dispositions judicieuses arrêté les progrès de l'ennemi.

Adjudant-chef **MORIN**, 13^e bataillon de chasseurs : déjà médaillé pour faits de guerre et cité à l'ordre de sa division, s'est à nouveau distingué pendant le combat du 10 juillet, en prenant sous le feu le commandement de sa compagnie, et en la maintenant sur les positions conquises, animant chacun par son exemple et faisant preuve de plus belles qualités de sang-froid, de courage et de commandement.

Adjudant **BONNET**, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un courage remarquable, s'est prodigué sous un bombardement acharné pour conserver, après la réussite d'une contre-attaque, la portion de tranchée qui lui avait été assignée ; a été grièvement blessé.

Sergent **ALAZARD**, 28^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois et revenu au front, a mérité successivement par sa conduite, son entraînement et son courage, les galons de caporal, puis ceux de sergent ; s'est particulièrement distingué dans la conduite de nombreuses patrouilles. A été mortellement blessé.

LES 2^e et 4^e SECTIONS DE LA 20^e COMPAGNIE DU 253^e D'INFANTERIE, sous le commandement du lieutenant **ROUVIER** : brillamment entraînées par leur chef, se sont portées, avec une audace admirable, à l'assaut d'un fortin où l'ennemi tenait énergiquement sur les flancs de la colonne d'attaque et ont réussi à l'enlever, grâce à la rapidité de leur mouvement, en faisant quatre-vingts prisonniers.

Lieutenant-colonel **SOHIER**, 23^e d'infanterie : chargé des mesures préparatoires d'une attaque, s'en est acquitté avec une persévérance infatigable, dans des conditions particulièrement dangereuses ; a exécuté, le 8 juillet, avec une froide énergie, l'attaque heureuse d'une position que l'ennemi tenait pour impenable, et s'y est maintenu, sous un violent bombardement, donnant une nouvelle preuve de ses qualités de chef et de soldat.

Chef de bataillon **BOUDET**, 133^e d'infanterie : officier d'une rare énergie qui, avec le plus profond mépris du danger, s'est élancé à la tête de son bataillon, à l'assaut d'une position fortement organisée ; s'en est emparé, puis l'a dépassée de plus de 200 mètres, faisant de nombreux prisonniers. A solidement, ensuite, organisé la position qu'il a conservée, malgré les efforts de l'ennemi.

Chef de bataillon **NUGUES-BOURCHAT**, 359^e d'infanterie : a été grièvement frappé au moment où il atteignait une position ennemie fortement organisée avec son bataillon qu'il avait brillamment conduit à l'assaut.

Lieutenant de vaisseau **DE VOGUE**, 14^e groupe d'auto-canon : par son initiative et son activité inlassable dans l'emploi de ses mitrailleuses et de ses auto-canon, a été un aide très efficace du bataillon qu'il avait mission d'appuyer dans l'attaque du 8 juillet ; s'est établi avec une mitrailleuse dans un trou d'obus et s'est maintenu deux jours sans être relevé.

Capitaine **GAILLARD**, 23^e d'infanterie : officier d'un courage et d'un sang-froid admirables toujours sur la brèche de jour et de nuit : désigné pour prendre le commandement d'un bataillon, a fait preuve du plus grand calme donnant ses ordres sous un bombardement violent ; a été mortellement frappé à la tête des unités qu'il entraînait.

Capitaine **GUILLEMIN**, 133^e d'infanterie : par son énergique intervention, a déterminé le mouvement en avant d'un bataillon impressionné par un violent bombardement qu'il supportait ; a ainsi largement contribué au succès de l'attaque prononcée.

Capitaine **BURELLE**, 133^e d'infanterie : par son calme et sa bravoure au feu, a possédé un puissant ascendant moral sur sa compagnie qu'il a brillamment conduite dans les différents combats auxquels il a pris part. A été grièvement frappé pendant un violent bombardement d'une position qu'il avait conquise.

Capitaine **TUSSEAU**, 133^e d'infanterie : officier dont le remarquable courage n'a égalé que la modestie. Déjà décoré pour faits de guerre, A l'attaque du 8 juillet, a été de nouveau blessé en entraînant avec une belle cranerie sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie formidablement organisée, qui a été enlevée.

Capitaine **FRANÇAIS**, état-major d'une division : détaché en liaison les 9 et 10 juillet après d'une brigade très fortement engagée, s'est multiplié sur un feu violent d'artillerie et d'infanterie pour assurer la direction des colonnes d'attaque et a largement contribué à assurer le succès de l'opération et l'organisation des positions conquises.

Capitaine **DU VACHAT**, 133^e d'infanterie : dégagé de toute obligation militaire a repris du service au début de la campagne, faisant preuve d'abnégation et de sentiment du devoir en toutes circonstances ; est tombé mortellement frappé en entraînant avec énergie sa compagnie à l'assaut.

Capitaine **CHARY**, 133^e d'infanterie : a dirigé et entraîné avec vigueur et sang-froid sa compagnie à l'assaut du 8 juillet : est tombé mortellement frappé sur la position conquise. S'était déjà signalé en maintes reprises depuis le début de la campagne.

Capitaine **BAVEREZ**, 42^e d'artillerie : a montré dans les journées des 8 et 10 juillet une énergie, une audace et une capacité technique dignes des plus grands éloges.

Capitaine **PONTALACCI**, 2^e d'artillerie de montagne : ne cesse de donner l'exemple de la bravoure et de l'audace alliées à la plus inaltérable bonne humeur. S'est encore distingué les 8, 9 et 10 juillet en faisant exécuter des tirs très efficaces à sa batterie soumise à un feu violent de l'artillerie adverse.

Sous-lieutenant **LORANS**, 226^e d'infanterie : s'est distingué à plusieurs reprises par son énergie, son sang-froid et sa bravoure au feu. A fait spontanément, le 12 juillet, une reconnaissance périlleuse sur un point à attaquer. A été grièvement blessé le 14. Après avoir maintenu une cohésion parfaite dans son unité violemment bombardée.

Lieutenant **BAUR**, 226^e d'infanterie : pendant un bombardement d'artillerie lourde et d'obus asphyxiants d'une extrême intensité, s'est porté aux endroits les plus exposés pour maintenir le moral de sa troupe.

Sous-lieutenant **BAILLAND**, 226^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa section à l'attaque d'une tranchée allemande dont il a chassé l'ennemi et où il a fait des prisonniers. A organisé sa position sous le feu de l'artillerie ; s'y est maintenu pendant un jour et deux nuits en repoussant plusieurs contre-attaques.

Sous-lieutenant **HANRY**, 236^e d'infanterie : enseveli à trois reprises différentes pendant un bombardement violent a donné un bel exemple d'énergie, en restant à la place la plus dangereuse pour maintenir la cohésion de sa section.

Soldat **LEMÉE**, 226^e d'infanterie : mitrailleur. Bien que blessé et suffoqué par les gaz délétères a continué à assurer le service de sa pièce sous un bombardement violent d'obus asphyxiants jusqu'au moment où son capitaine le fit relever.

Capitaine **TARDIEU**, état-major d'une division : dans les fonctions d'agent de liaison d'une armée, qu'il a remplies pendant plusieurs mois dans des circonstances particulièrement difficiles, a fait preuve des plus grandes qualités d'énergie, d'initiative, de sang-froid et d'entraîne. Attaché ensuite au 3^e bureau de l'état-major général a suivi en cette qualité de nombreuses actions, s'exposant toujours au danger avec la même cranerie en montrant partout la même compréhension rapide et juste des situations. Désigné sur sa demande pour l'état-major d'une division a constamment apporté au commandement une aide précieuse notamment par des reconnaissances exécutées jusqu'à la ligne de feu avec autant d'intelligence que de bravoure.

Lieutenant **PERSONNE**, 246^e d'infanterie :

Lieutenant à 19 ans, a su, grâce à ses brillantes qualités militaires, faire de la compagnie qu'il a commandée pendant dix mois une unité de premier ordre. Est tombé mortellement blessé à la tête de son unité.

Maréchal des logis **SAINT-GENIS**, parc d'artillerie d'un corps d'armée : chef d'atelier à l'équipe de préparations du P. A., et détaché momentanément à une escadrille pour procéder à l'installation d'une mitrailleuse à bord d'un avion, s'est offert spontanément pour procéder aux premiers essais aux grandes altitudes. A été mortellement blessé au cours de la poursuite d'un avion ennemi auquel il venait de couper la retraite.

Maréchal des logis **PIQUET**, 30^e d'artillerie : a fait preuve en toutes circonstances de courage et d'entraîne. A été tué le 12 juillet 1915, en cherchant à mettre à l'abri d'un bombardement intense d'obus asphyxiants les hommes de sa pièce.

Brigadier **BOUILLOT**, 30^e d'artillerie : brigadier brancardier d'un dévouement et d'un courage hors de pair, se prodiguant sans se préoccuper du danger, pour porter secours à tous les blessés, à quelque unité qu'ils appartiennent. A été tué, le 12 juillet 1915, en allant secourir, sous un bombardement intense de projectiles asphyxiants, un sous-officier mortellement blessé.

Soldat **BALHAUT**, 14^e d'artillerie : s'est distingué, plusieurs fois, par sa belle tenue au feu. Blessé, le 16 juin, a refusé d'être évacué et a repris son service à peine guéri. Blessé de nouveau, le 13 juillet, pendant un bombardement violent, a succombé à ses blessures.

Adjudant-Chef **HEITZ**, 97^e rég. d'infanterie : blessé une première fois, n'a cessé depuis son retour au front de montrer les plus belles qualités militaires. Blessé grièvement le 8 juillet a refusé de se laisser soigner en prescrivant que chacun reste à son poste, a succombé le lendemain à ses blessures.

Sous-lieutenant **KROPE**, 146^e rég. d'infanterie : dans la nuit du 4 juillet dirigeant un travail de sape pendant une attaque allemande s'est trouvé souillé avec la compagnie qu'il commandait, à un tir très violent de l'artillerie ennemie. Sur l'avis que l'ordre avait été donné de cesser le travail et de se retirer, a répondu : « Nous avons une mission, nous ne partirons que lorsqu'elle sera remplie ou si je reçois un ordre écrit. » A été tué à ce moment par un obus.

Lieutenant **VALSAMACHI**, chef de la légion des volontaires hellènes, régiment de la légion étrangère d'une division : a organisé la légion des volontaires hellènes ; engagé le 23 août 1914, s'est distingué à plusieurs reprises par sa bravoure au cours de la campagne, notamment le 16 juin, où comme agent de liaison, il assura la transmission des ordres, sous un feu violent, avec mépris du danger.

Chef d'escadron **BELLANDO**, 32^e d'artillerie : brillant officier, donnant à tous ses subordonnés l'exemple de la cranerie et de la bravoure ; s'est montré un parfait commandant de groupe pendant toute la campagne, notamment le 20 août, où son groupe a soutenu la retraite, le 20 septembre où, malgré les pertes, il a su maintenir ses batteries sur un plateau violemment battu par l'infanterie et l'artillerie allemandes, enfin le 4 décembre en organisant dans des circonstances difficiles, le commandement d'un groupement d'artillerie qui a contribué puissamment à la prise d'une position très forte, a été blessé mortellement le 7 avril à son poste de commandement.

Capitaine **COUDRET**, 5^e tirailleurs de marche : blessé plusieurs fois au combat du 30 août en protégeant le repli de son bataillon. Est mort des suites de ses blessures.

Capitaine **ALBERT**, 5^e tirailleurs de marche : grièvement blessé le 30 août en couvrant avec sa compagnie le repli de son bataillon.

Lieutenant **SAUVIAT**, 5^e tirailleurs de marche : renversé par le vent d'un obus au combat du 30 août et ayant perdu connaissance, a repris allègrement son commandement dès qu'il est revenu à lui. Blessé ensuite, a continué à donner le plus bel exemple à ses hommes jusqu'au moment où il a été frappé mortellement.

Lieutenant **JUGE**, 5^e tirailleurs de marche : au combat du 30 août, commandant la section de mitrailleuses de son bataillon. A été tué sur sa position en protégeant le repli de son bataillon.

Capitaine **PERNOT**, 5^e Tirailleurs de marche : le 30 août, a commandé avec la dernière énergie sa compagnie sous un feu intense d'artillerie lourde ; n'en a abandonné le commandement qu'après avoir reçu sa troisième blessure.

Lieutenant **MAFFRE-BAUGE**, 5^e tirailleurs de marche : le 30 août 1914, a fait preuve de bravoure et d'énergie en maintenant la discipline du feu dans des circonstances difficiles. A pu réunir les derniers survivants de la compagnie et les dégager de l'enveloppement. A été blessé quelques jours après d'un éclat d'obus en conduisant sa section à l'attaque le 14 septembre 1914.

Sergent **GEVENSAN**, 6^e tirailleurs de marche : a montré, au cours du combat du 30 août 1914, le plus grand mépris du danger ; blessé grièvement, a cependant porté secours à son lieutenant sur un terrain découvert et battu par un feu violent. S'était déjà distingué le 23 août.

Sergent **ALI BEN MOHAMED**, 5^e tirailleurs de marche : blessé le 23 août 1914, avait tenu à suivre la compagnie ; a donné un bel exemple de bravoure et d'énergie au cours du combat du 30 août. Blessé grièvement, a cependant porté secours à son chef de bataillon sur un terrain découvert et battu par le feu. S'était déjà distingué antérieurement au Maroc à l'affaire de Bab-bou-Hamara. (26 juillet 1914). A été blessé à nouveau en novembre.

Chef de bataillon **SIMONET**, 290^e d'infanterie : d'un sang-froid et d'une bravoure remarquables, s'est distingué dans tous les combats. A été tué le 17 novembre au moment où il venait de prendre le commandement d'un bataillon dans les circonstances les plus difficiles.

Lieutenant **BEUGNET**, 290^e d'infanterie : a été tué le 9 septembre 1914 en tête de sa section qu'il entraînait sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses.

Lieutenant **AUDEBERT**, 290^e d'infanterie : officier énergique. A pris part, le 26 octobre 1914, à l'attaque de tranchées allemandes. A donné l'exemple, en se plaçant bravement en tête de sa compagnie. Frappé mortellement, a succombé quarante-huit heures après.

Adjudant **BAUR**, 290^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure hors ligne et d'une énergie peu commune. Blessé mortellement, le 9 septembre 1914, à la tête de sa section, en enlevant une lisière de bois, a eu le courage de donner, avant d'expirer, des indications au sous-officier qui a pris le commandement.

Adjudant **MARTIN**, 290^e d'infanterie : désigné pour rester au dépôt, a demandé à partir au front. S'est fait remarquer à toutes les affaires par sa bravoure et son sang-froid. Le 25 septembre 1914, ses officiers ayant été tués, a rallié la compagnie et l'a commandée avec autorité. A été tué le 2 novembre, en allant, seul, reconnaître l'emplacement de mitrailleuses ennemies placées devant nos tranchées.

Caporal **BÉNARD**, 290^e d'infanterie : très belle attitude au feu, prêt à toutes les missions dangereuses. A été tué le 9 septembre 1914 en portant un ordre à une section avancée, sous un feu violent.

Sergent **PONTILLE**, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un courage remarquable, s'est prodigué sous un bombardement acharné pour conserver, après la réussite d'une contre-attaque, la portion de tranchée qui lui avait été assignée.

Sergent **GENTIL-PERRET**, 43^e territorial d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa conduite au combat du 5 juillet. A été tué le 14 juillet en dirigeant avec le plus grand calme, sous un bombardement violent, une équipe de travailleurs.

Sergent **BELLE**, 23^e d'infanterie : d'un courage à toute épreuve, a trouvé la mort en défendant pied à pied une tranchée dans laquelle venait de pénétrer l'ennemi à la faveur d'un violent bombardement et d'une formidable explosion de mine. Blessé et ne pouvant se tenir debout, s'est mis à genoux pour se battre encore à coups de crosse.

Caporal **GRAND**, 15^e bataillon de chasseurs : après la réussite d'une contre-attaque sur une tranchée précédemment conquise par l'ennemi, a bouché un boyau conduisant vers l'adversaire, et en a assuré personnellement la garde sous un bombardement infernal.

Caporal **CONCHON**, 15^e bataillon de chasseurs : après la reprise d'une tranchée, s'est présenté comme volontaire pour reconnaître un boyau

conduisant chez l'ennemi; a été tué en installant un poste d'écoute.

Chasseur LUGANS, 15^e bataillon de chasseurs: très brave chasseur. Ayant eu les deux pieds emportés pendant un bombardement, a fait l'admiration de ses camarades en se déplaçant de lui-même sur les genoux et sur les mains pour rejoindre les brancardiers.

Soldat MOREAUX, 48^e territorial d'infanterie: a fait preuve de grande bravoure en maintes circonstances, a été mortellement blessé en construisant une tranchée de première ligne sous un violent bombardement qui ne l'avait pas arrêté dans son travail.

Soldat BURNEY, 50^e territorial d'infanterie: s'étant rendu pour le service à un abri, mais voyant arriver des bombes sur sa tranchée de première ligne, s'y est immédiatement précipité en disant: « On peut avoir besoin de moi, je m'en vais ». A été tué.

Soldat JACQUEL, 43^e territorial d'infanterie: a été mortellement frappé par un éclat d'obus, alors qu'avec le plus grand calme, il exécutait des travaux de défense à un endroit sans cesse exposé au feu de l'artillerie ennemie; s'était toujours distingué par son courage.

Soldat CARRADOT, 334^e d'infanterie: étant en sentinelle et ayant la jambe broyée par un obus, a montré l'attitude la plus courageuse, et a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice, répétant à plusieurs reprises: « J'ai fait mon devoir, et je meurs pour la France ».

Soldat SIMONIN, 235^e d'infanterie: un obus tombant dans sa tranchée et ayant tué ou blessé plusieurs de ses camarades, est allé volontairement chercher du secours malgré un violent bombardement, puis a rapporté avec un camarade, au poste de secours, en terrain découvert, un camarade blessé quelques heures après, le toit du poste de commandement ayant pris feu au cours d'un bombardement, s'est précipité pour l'éteindre s'exposant aux vues de l'ennemi.

Soldat CHEVROULET, 235^e d'infanterie: a défendu avec la dernière énergie une tranchée dans laquelle l'ennemi avait réussi temporairement à prendre pied; est tombé mortellement frappé tenant à la main une grenade qu'il s'apprêtait à lancer.

Cavalier BAQUEREAU, 5^e cuirassiers: très grièvement blessé, a remonté le moral de ses camarades, et après avoir reçu l'ordre de se laisser évacuer, est parti seul à l'ambulance en disant à ses camarades: « Vengez-moi ».

Capitaine ROUVIER, 253^e d'infanterie: officier d'une décision admirable, plein de courage et d'entrain, s'est particulièrement distingué dans la nuit du 8 au 9 juillet, en entraînant un peloton de sa compagnie à l'assaut d'un ouvrage ennemi, qu'il a brillamment enlevé, en faisant de nombreux prisonniers et en s'emparant d'un nombreux butin: s'était déjà signalé le 19 février, en montant avec sa section à la tête d'une contre-attaque et en pénétrant dans les tranchées adverses, où, par son audace, il avait contribué à faire 35 prisonniers.

Capitaine de BENOIST, 10^e cuirassiers: en quelques jours, avec des éléments disparates, a constitué une unité de combattants à pied, auxquels il a su insuffler son âme et son ardeur; a livré, pour défendre l'accès d'un village, un violent combat allant jusqu'à l'abandon; quelques jours après a reçu l'ordre d'occuper les tranchées soumises à un feu violent d'artillerie, est parti gaiement pour accomplir cette mission qu'il savait très périlleuse, a reçu une première blessure et a conservé le commandement de ses cavaliers jusqu'au moment où il a été tué à son poste sans avoir cédé un pouce de terrain à l'ennemi.

Médecins aide-majors COUPÉ, CHARRA et NALIN, 6^e bataillon de chasseurs: en deux journées de combat, ont assuré le pansement et l'évacuation de plus de 400 blessés, malgré les difficultés d'un terrain montagneux, constamment battu par le feu de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies.

Lieutenant TIXIER, 6^e d'artillerie à pied: a fait preuve d'une bravoure, d'une énergie et d'un calme absolument remarquables en assurant le fonctionnement régulier de sa batterie sous un bombardement intense de projectiles de tous calibres.

Lieutenant TAILLEUR, 6^e d'artillerie à pied: officier d'une grande activité, ayant pris part à de nombreuses affaires, s'est particulièrement distingué le 8 juillet en dirigeant avec

la plus grande précision le tir de sa batterie soumise à un bombardement violent.

Lieutenant BOUTINY, 23^e bataillon de chasseurs: officier de réserve aux sentiments élevés, plein d'entrain et d'enthousiasme. A brillamment enlevé sa section dans une attaque; arrêté par une canonnade particulièrement violente, a refusé de s'abriter, restant debout au milieu de ses chasseurs, les encourageant de la voix et du geste. Est tombé mortellement frappé après avoir donné un admirable exemple de bravoure et de mépris du danger.

Sous-lieutenant LEDUC, 23^e d'infanterie: depuis le début de la campagne, a montré les plus belles qualités militaires dans son commandement: a été tué à la tête de sa section à quelques mètres des ouvrages ennemis sur lesquels il entraînait ses hommes, sous un feu très intense d'artillerie et d'infanterie.

Sous-lieutenant REJOL, 133^e d'infanterie: officier remarquable à tous égards, d'une bravoure et d'une énergie admirables; déjà cité à l'ordre de l'armée, pour sa belle conduite au feu. A été tué, le 8 juillet, en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une formidable position qui a été conquise.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur:

Au grade de chevalier.

Sous-lieutenant LARGER, 43^e territorial d'infanterie: officier énergique a été grièvement blessé en entraînant sa section sous un feu extrêmement violent, le 21 juillet 1915. A été amputé de la cuisse droite.

Capitaine MARGRAFF, 5^e cuirassiers: officier d'une énergie et d'une vigueur rares. Déjà cité deux fois à l'ordre pour actes de bravoure. A déployé les mêmes qualités dans la conduite de l'attaque du 15 août 1915.

Lieutenant LANGLOIS, 22^e d'infanterie: officier d'un dévouement et d'un zèle à toute épreuve. S'est signalé comme commandant du train de combat en août 1914 et pendant la nuit du 4 au 5 septembre 1914. Blessé le 19 août 1915, d'une quarantaine d'éclats d'obus, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus grande énergie.

Sous-lieutenant BERLIA, 23^e d'infanterie coloniale: le 5 février 1915, après la mise hors de combat de son capitaine et de son lieutenant, a pris sous un bombardement violent le commandement de la compagnie et l'a exercé avec autorité. Jusqu'à la fin de la journée, bien qu'atteint de trois blessures sérieuses.

Sous-lieutenant VANDENBERGHE, 322^e d'infanterie: ancien sous-officier, vingt ans de service actif, admirablement noté. Officier plein d'entrain et d'une ardeur communicative. Cité à l'ordre du corps d'armée. Cruellement blessé le 14 juin 1915. Officier des plus méritants.

Sous-lieutenant GAUT, 322^e d'infanterie: jeune officier, ancien aspirant, d'une ardeur et d'une bravoure incompréhensibles. Cité deux fois à l'ordre de l'armée et du corps d'armée. Blessé dans la contre-attaque, le 10 juin 1915.

Capitaine BUVELOT, 2^e d'infanterie coloniale: au combat du 12 août 1915 a entraîné à plusieurs reprises sa compagnie à l'assaut; énergique et calme, a remis de l'ordre dans des unités mélangées, a fait une reconnaissance de nuit à proximité des tranchées ennemies, a donné l'exemple de la plus grande bravoure en se portant en avant pour lancer des pétards, a eu le pied droit emporté par une bombe le 13 août. A été pour tous un exemple d'énergie.

Sous-lieutenant PÉGOUD, escadrille M. S. 49: d'un entrain et d'une bravoure au-dessus de tout éloge, aussi modeste qu'habile pilote, n'a pas cessé depuis le début de la campagne de mettre ses merveilleuses aptitudes au service de son pays. Accumulant journalièrement les traits de courage et d'audace n'en est plus à compter les combats qu'il a engagés, seul à bord, contre des avions puissamment armés. Le 28 août 1915, au cours d'un duel aérien, a eu son avion criblé de balles; obligé d'atterrir a pris aussitôt toutes les dispositions pour sauver son appareil, malgré un feu intense des batteries spéciales allemandes.

Lieutenant CONTAT, 2^e d'infanterie coloniale: a brillamment conduit sa section à plusieurs reprises à l'assaut des tranchées ennemies. A été grièvement blessé à la tête par éclat d'obus. N'a pu être évacué que le lendemain matin. A donné à sa troupe un bel exemple d'énergie.

Capitaine DEFFAY, 297^e d'infanterie: passé sur sa demande de la cavalerie dans l'infanterie, n'a cessé de faire preuve du plus grand entrain et de la plus grande bravoure. Cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite au combat du 20 avril 1915. A par sa belle attitude pendant les bombardements des 18 et 19 août 1915, par son calme, son énergie et son exemple maintenu sa compagnie dans les tranchées malgré les pertes subies pendant deux bombardements successifs et très violents.

Lieutenant ABILLON, 115^e bataillon de chasseurs: grièvement blessé au début de la campagne, est revenu au front aussitôt guéri. Pendant les combats du 27 juillet 1915, a brillamment conduit sa compagnie à l'attaque, sous un feu violent de mitrailleuses, et a réussi à s'installer et à s'organiser sur une position difficile à très courte distance des tranchées ennemies.

Lieutenant BASTIN, 372^e d'infanterie: officier de réserve chargé du service téléphonique d'un secteur. D'un dévouement et d'un courage admirables, a dirigé lui-même, de jour et de nuit, sous les bombardements les plus meurtriers, l'installation et le rétablissement des lignes, toujours avec une activité inlassable. Blessé très grièvement le 19 août 1915.

Lieutenant BEL, 359^e d'infanterie: commande une compagnie de mitrailleuses. Officier d'une activité et d'une bravoure remarquables. Déjà cité trois fois, s'est distingué à nouveau au cours des opérations d'attaque d'une position ennemie, manifestant dans une activité judicieuse le plus haut sentiment du devoir et un mépris absolu du danger. A été grièvement blessé le 23 août 1915.

Capitaine PÉROTEL, 5^e bataillon de chasseurs: officier de grande valeur. A brillamment commandé sa compagnie aux combats des 29 juillet, 1^{er}, 4, 5 et 7 août 1915. Blessé une première fois, le 4 août, n'a pas voulu se laisser évacuer. A été grièvement blessé le 7 août 1915.

Sous-lieutenant BERNIN, 5^e bataillon de chasseurs: officier très énergique, d'un courage, d'un sang-froid et d'une bravoure admirables. Déjà blessé et cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite au combat du 1^{er} septembre 1914. Blessé grièvement en tête de sa section le 29 juillet 1915 en la portant à l'attaque des tranchées allemandes sous un feu nourri.

Capitaine FROMAGEOT, 1^{er} d'artillerie lourde: officier de très haut mérite. A fait preuve dans le commandement de sa batterie, au cours des opérations de juillet-août 1915, de très grande habileté comme tireur et d'un beau sang-froid, a rendu, grâce à la précision de son tir et à la parfaite tenue au feu de son personnel, des services exceptionnels dans la préparation des attaques.

Capitaine L'HERMITTE, 2^e d'artillerie de montagne: a fait preuve en maintes circonstances d'énergie, de bravoure, de sang-froid et d'initiative. Durant les journées des 17 et 18 août 1915, a assuré de façon parfaite les barrages sur un flanc très menacé de la ligne d'attaque, sans un instant d'arrêt dans le tir, quoique la batterie ait été soumise à un bombardement extrêmement intense des batteries lourdes allemandes.

Sous-lieutenant FOSSEY, 3^e d'artillerie coloniale: jeune officier plein d'entrain et qui s'est signalé par sa bravoure au combat du 27 novembre 1914, où il a été grièvement blessé.

Capitaine CAMP, 63^e d'infanterie: officier qui a fait preuve de belles qualités militaires, en particulier le 21 décembre 1914 où, à la tête de sa compagnie, il s'est porté avec une grande bravoure et une vigueur admirable à l'attaque des tranchées ennemies. A été très grièvement blessé.

Lieutenant DUCROS, 10^e d'artillerie à pied: a toujours fait preuve de grandes qualités militaires. Le 26 mai 1915, a fait d'excellentes observations pendant l'attaque, et la contre-attaque ennemie, sous un bombardement des plus violents, pendant lequel plusieurs observateurs ont été tués à ses côtés. Blessé à la

An de la journée par plusieurs éclats d'obus au visage. A perdu la vision de l'œil gauche. Cité à l'ordre du corps d'armée le 23 août 1915.

Sous-lieutenant COUGUET, 108^e d'infanterie: officier très courageux et plein d'entrain, a été blessé le 8 septembre 1914 à la tête de sa compagnie. Amputé de la cuisse droite.

Capitaine SALTES, 417^e d'infanterie: a donné un bel exemple d'énergie et de courage, le 25 août 1915, en parcourant sous un feu violent de mines verrier les boyaux occupés par sa compagnie, en vue de s'assurer que ses hommes s'étaient mis à l'abri. Atteint par des éclats de bombes sur diverses parties du corps, a continué sa route avec calme et sang-froid.

Lieutenant BARRET, 263^e d'infanterie: a été blessé grièvement le 23 août 1914 en faisant courageusement son devoir. Excellent officier énergique et brave.

Sous-lieutenant CAHOREAU, 255^e d'infanterie: sous-officier libéré de toute obligation militaire, retraité, résidant au Tonkin, est venu s'engager volontairement pour la durée de la guerre et a, depuis le début de la campagne, toujours montré la plus grande bravoure. Le 15 juin 1915, a été blessé grièvement en entraînant avec une superbe ardeur sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Capitaine DE LA GRANGE, 121^e d'infanterie: officier dévoué, de sentiments élevés et qui a fait preuve au cours de la campagne de belles qualités militaires. A été blessé le 24 août 1915 en allant encourager, par sa présence, ses hommes employés à des travaux sous le feu de l'ennemi.

Capitaine BRUAND, 1^{er} d'infanterie coloniale: dans les combats du 4 au 11 août 1915, inclus, n'a cessé de faire preuve de belles qualités militaires et de commandement. Blessé par trois éclats de shrapnells, a continué, après un pansement sommaire, à diriger le combat de sa compagnie, violemment attaqué par un ennemi supérieur en nombre et qui faisait usage de gaz asphyxiants. A su maintenir sa position.

Capitaine DE ROCQUIGNY DU FAYEL, état-major de la 2^e brigade coloniale: le 12 août 1915, par son énergie, activité, a puissamment contribué à réunir et à actionner les éléments ébranlés de deux bataillons pour faire face à une violente attaque allemande. A réussi à organiser un barrage assurant l'invulnérabilité d'une partie du front. S'était déjà fait remarquer précédemment par ses belles qualités militaires qui lui ont valu une citation à l'ordre de l'armée.

Capitaine WAGNER, 50^e d'artillerie: commandant de batterie de premier ordre. A toujours fait preuve, dans les nombreux combats auxquels la batterie a pris part, des qualités militaires les plus solides. Blessé une première fois légèrement au début de la campagne, a été blessé plus gravement d'une balle de mitrailleuse aux deux jambes en se rendant aux tranchées pour observer son tir.

Lieutenant TATON, 50^e d'artillerie: a déployé la plus grande énergie depuis le début de la campagne. Cité à l'ordre de l'armée le 3 avril pour le courage et l'habileté qu'il a montrés dans le commandement des canons de petit calibre de tranchées. Blessé grièvement dans ce service le 22 mars; à peine rétabli a demandé à rejoindre le front.

Lieutenant DUCASSE, 7^e d'infanterie: officier d'un courage hors de pair et d'un sang-froid à toute épreuve. A résisté quatre jours et cinq nuits à des attaques violentes des allemands, intervenant personnellement aux endroits les plus menacés et prenant part à la lutte de pétards. A conservé ses positions intactes infligeant à l'ennemi de lourdes pertes. Inspire une confiance absolue à ses hommes chez lesquels sa bravoure est légendaire. Déjà cité deux fois à l'ordre de l'armée pour actions d'éclat. Est revenu au front à peine guéri d'une blessure qui lui a fait perdre à demi la vue de l'œil gauche.

Sous-lieutenant CAPEVILLE, 6^e d'infanterie coloniale: calme, résolu, audacieux. Au cours du combat du 11 août 1915, a brillamment entraîné ses hommes à la contre-attaque arrachant aux Allemands le terrain momentanément abandonné pendant le bombardement. A été très gravement blessé aux yeux par un pétard.

Sous-lieutenant HUCHET, 6^e d'infanterie coloniale: d'un calme et d'une bravoure extraordinaires. Le 12 août 1915 a été grièvement

blessé en contre-attaquant les Allemands qui avaient coupé deux compagnies du régiment et a fortement contribué par l'énergie de son attaque, à les dégager.

Sous-lieutenant DE FROISSARD BROIS-SIA, 6^e d'infanterie coloniale: jeune officier modèle d'entrain et de bravoure. Pendant toute la matinée du 11 août 1915, a donné sous le feu de l'ennemi l'exemple de la bonne humeur, a remplacé son capitaine grièvement blessé; atteint lui-même une première fois, est resté à son poste de combat jusqu'au moment où un pétard, lui faisant quatorze blessures, dont une grave, le coucha à terre.

Lieutenant LEFORT, 72^e d'infanterie: très bon officier de réserve qui a assuré avec beaucoup de courage et d'habileté le commandement d'une compagnie dans des circonstances parfois difficiles. Blessé une première fois en octobre 1914, est revenu sur le front et a été de nouveau blessé grièvement en allant dans une tranchée bouleversée par l'artillerie ennemie pour se rendre compte des travaux de réfection de l'ouvrage qu'il avait à défendre. A subi l'amputation de l'avant-pied droit.

Sous-lieutenant DE LA TOUR D'AUVERGNE, 6^e d'infanterie coloniale: au front depuis le début de la campagne. S'est fait remarquer en toutes circonstances par son courage froid et son calme imperturbable. Au combat du 11 août 1915, a été grièvement blessé en défendant pied à pied les positions occupées par sa compagnie, contre une furieuse attaque allemande.

Capitaine POIRIER, 2^e d'infanterie: s'est distingué le 6 septembre 1914 en maintenant pendant cinq heures sa compagnie isolée sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses. A été ensuite atteint le 4 octobre 1914 au cours d'une mission particulièrement périlleuse, de deux blessures extrêmement graves qui lui interdisent encore tout service actif.

Sous-lieutenant FLACHOT, 167^e d'infanterie: s'était signalé le 30 juillet 1915 lors de l'explosion d'un fourneau de mine allemand, par son sang-froid et son esprit de décision. Le 11 août 1915 a maintenu sa section sans défaillance dans une tranchée violemment bombardée. Blessé très grièvement, a conservé un calme impressionnant et a fait preuve d'un véritable stoïcisme.

Sous-lieutenant ROUAN, 2^e de marche du 2^e étranger: officier d'un dévouement absolu et qui dans des circonstances difficiles a fait preuve d'une belle énergie et d'un grand courage. Blessé le 1^{er} mars 1915 à son poste dans les tranchées. A été amputé du pied gauche.

Capitaine MARTIN, 152^e d'infanterie: sur le front depuis le début de la guerre n'a cessé de faire preuve dans les circonstances les plus difficiles, d'un sang-froid imperturbable et d'une bravoure remarquable, qui lui ont donné sur ses hommes un ascendant considérable. Le 17 août 1914, a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut d'une position ennemie dont il s'est emparé. Atteint de multiples blessures au cours de l'action, n'a abandonné le commandement de sa compagnie qu'après l'avoir passé régulièrement à l'officier qui était appelé à le remplacer.

Sous-lieutenant BERLAND, 88^e d'infanterie: jeune officier, plein de courage. A été blessé très grièvement au moment où, bravement il se dévouait à peu de distance de l'ennemi, pour mieux étudier le terrain sur lequel il allait commander une patrouille.

Sous-lieutenant DEQUEN, 120^e d'infanterie: vaillant soldat, modèle d'énergie et de bravoure. Blessé deux fois au cours de la campagne et revenu chaque fois sur le front aussitôt guéri. A été atteint le 22 août 1915 d'une blessure grave.

Sous-lieutenant ESTEBE, 40^e d'artillerie: officier d'artillerie des plus méritants. Versé, sur sa demande, dans l'infanterie et affecté à la compagnie de mitrailleuses, a fait preuve du plus grand courage dans des circonstances parfois difficiles, en particulier pendant l'attaque du 2 août 1915. Est resté dans la tranchée sous un feu violent de l'artillerie ennemie, après le départ de ses hommes pour assurer, dans les meilleures conditions, la relève de sa section par d'autres troupes. A été blessé très grièvement.

Lieutenant ALIX, 207^e d'infanterie: ancien sous-officier retraité, décoré de la médaille militaire; énergique et d'une bravoure exceptionnelle. Blessé grièvement pendant que sa

compagnie était au travail dans les tranchées.

Lieutenant ANDRÉ, 75^e d'infanterie: officier de grande valeur qui a fait preuve pendant toute la campagne des plus solides qualités militaires. Commandant de compagnie de premier ordre. Blessé très grièvement à son poste de combat le 3 septembre 1915.

Capitaine MARTIN, 1^{er} d'infanterie: officier d'une belle énergie et d'une grande valeur morale. A fait preuve en maintes circonstances de bravoure et d'un esprit de décision remarquables. Cité à l'ordre de l'armée le 22 mars pour sa belle conduite au feu. A été grièvement blessé le 10 août 1915.

Capitaine DHALLUIN, 1^{er} d'infanterie: excellent officier, ayant fait preuve de courage et d'énergie. Blessé une première fois, est revenu au front après guérison. A reçu une deuxième blessure grave à la main droite.

Lieutenant ROBINOT-MARCY, 110^e d'infanterie: officier doué des plus belles qualités militaires, d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Très grièvement blessé au combat du 30 août 1915 en faisant brillamment son devoir.

Lieutenant DE LIGNERIS, 14^e dragons: officier d'une énergie et d'un sang-froid admirables. A fait preuve d'une belle bravoure le 13 septembre 1914 en ramenant vigoureusement au feu une troupe d'infanterie très ébranlée. Très grièvement blessé le 20 septembre 1914.

Lieutenant CHANCEL, 34^e d'infanterie: excellent et brave officier qui a toujours eu une belle attitude et a été d'un exemple très haut pour ses hommes. Blessé une première fois le 22 août 1914 et revenu sur le front, a été atteint, le 26 août 1915, d'une blessure grave par éclat d'obus.

Sous-lieutenant LARTIGUE, 234^e d'infanterie: officier de l'armée territoriale, affecté sur sa demande dans un régiment actif. A fait preuve de sang-froid et d'un beau dévouement dans l'accomplissement de son service en rejetant au loin une grenade enflammée qui, sur le point d'éclater dans la tranchée, allait blesser l'homme dont il faisait l'insurrection. N'a manifesté qu'un regret: celui de n'avoir pas été blessé en combattant.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire:

Caporal BISSON, 21^e bataillon de chasseurs: s'est porté de jour en terrain découvert jusqu'aux tranchées allemandes, surprenant les occupants, en a abattu un d'un coup de fusil. Blessé grièvement, a, malgré une vive fusillade, rallié la compagnie et apporté des renseignements très précieux sur l'occupation de la position ennemie.

Chasseur BIDEAUX, 21^e bataillon de chasseurs: volontaire pour une reconnaissance hardie de jour et en terrain découvert, s'est avancé jusqu'à la tranchée allemande; a pu, malgré une vive fusillade, se replier et apporter des renseignements précieux. Blessé, a demandé à ne pas être évacué.

Caporal GRANDFELS, 2^e bataillon de chasseurs: caporal brancardier d'un courage et d'un dévouement inlassable, n'a cessé d'entraîner par son absolu mépris du danger les équipes de brancardiers qu'il dirigeait, s'est proposé à plusieurs reprises comme volontaire pour aller relever des blessés sur la ligne de feu dans des conditions très périlleuses. Le 23 juin, a été très sérieusement blessé par des éclats d'obus. Déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite.

Adjudant ARBOGAST, 37^e d'infanterie: blessé, a pris le commandement de sa compagnie et l'a conservé jusqu'à ce qu'une deuxième blessure plus grave l'ait contraint à se laisser évacuer. S'est déjà fait remarquer depuis le début de la guerre par son énergie et son sang-froid.

Adjudant-chef RABALDI, 69^e d'infanterie: le 16 juin, bien que blessé, a entraîné sa section dans un magnifique élan. Frappé à nouveau, a conservé son commandement jusqu'à ce qu'il tombât à bout de forces. Blessé une première fois le 26 août 1914, a rejoint son régiment au début de février 1915 et s'est brillamment comporté dans toutes les affaires auxquelles il a pris part.

Sergent LOTTE, 26^e d'infanterie : s'est toujours distingué depuis le début de la campagne. Chef de l'équipe de grenadiers, a conduit sa troupe dans les derniers combats avec une rare audace et un mépris total du danger. Après avoir pris un barrage allemand, l'a défendu contre des attaques sérieuses et à un moment, n'ayant plus de grenades amorcées, s'est précipité sur deux grenadiers ennemis à coups de tête et de poing.

Caporal MALHOUCHE MOULOU, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : atteint le 2 octobre de trois blessures dont une ayant entraîné la perte de l'œil gauche, a rejoint sa compagnie, n'ayant pas voulu être retraité et a eu une belle attitude au feu pendant les journées du 17 au 21 juin 1915.

Sergent BAUDELIN, 27^e bataillon de chasseurs alpins : deux chefs de section ayant été blessés et restant seul sergent disponible, a rassemblé avec calme et sous le feu de l'ennemi le peloton, et l'a conduit à l'assaut d'un poste ennemi qui s'opposait par des tirs de flanc à la progression du reste de la compagnie. A été blessé.

Soldat GOLDENBERG, 150^e d'infanterie : le 12 février 1915 s'est présenté volontairement comme lanceur de bombes pour aider des camarades d'une autre section à repousser une attaque allemande. A combattu avec un entrain et une audace qui ont valu l'admiration de ses camarades. N'a quitté son poste que grièvement blessé. A perdu un œil, deux doigts et a les deux épaules broyées.

Soldat CLONIET, 67^e d'infanterie : a été blessé au début de la campagne. Revenu sur le front, s'est montré en toutes circonstances plein d'allant, d'entrain et de bravoure. Chargé le 21 juin 1915, comme agent de liaison d'un bataillon soumis à un violent bombardement, de porter un ordre à une compagnie de première ligne, a rempli sa mission malgré quatre blessures reçues en cours de route.

Sergent PRADEAU, 4^e génie : blessé grièvement d'une balle en pleine poitrine en dirigeant un chantier en première ligne, en terrain découvert. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Caporal CORBEAU, 16^e bataillon de chasseurs : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915, voyant que la tranchée où se défendait sa section était occupée par l'ennemi, est resté seul derrière un barrage de sacs à terre et a tué successivement quatorze ennemis qui essayaient de sortir de la position conquise pour progresser en avant.

Sergent LABBÉ, 151^e d'infanterie : chef de section de mitrailleuses remarquable. Au cours des combats des 1^{er}, 2 et 3 juillet 1915 a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand courage. A contribué à briser les attaques ennemies. Etant blessé, a conservé son commandement jusqu'au rétablissement du calme.

Sergent VALDING, 161^e d'infanterie : le 4 juillet 1915, bien que blessé, est resté à son poste à un barrage, luttant à coups de grenades. A demandé à ne pas aller se faire panser. Le lendemain, a reçu une seconde blessure, a demandé à ne pas être évacué. Pendant toutes les attaques, a toujours donné à ses hommes l'exemple de l'énergie, de l'audace et du mépris du danger.

Soldat VALINTHOUT, 94^e d'infanterie : entouré par l'ennemi, dans la tranchée où sa mitrailleuse était en position, sommé de se rendre prisonnier par les Allemands, qui lui criaient : « Eh ! monsieur camarade, prisonnier », a répondu : « Ta g... eh c... » et a continué à servir sa mitrailleuse. A réussi à la dégager et à la reporter à une nouvelle position où le tir a été continué. Donne constamment à ses camarades l'exemple du courage et de la bonne humeur sous le feu.

Soldat LE NAOUR, 1^{er} d'infanterie coloniale : dans la nuit du 15 au 16 mai 1915, faisant partie d'un détachement de travailleurs réparant des tranchées en première ligne, a brillamment coopéré à repousser une attaque ennemie, et a été grièvement blessé à la jambe gauche par éclats de bombe. A fait preuve d'une hauteur d'âme digne d'éloges.

Sergent NOUET, 6^e génie : déjà cité à l'ordre du corps d'armée. Toujours volontaire pour les missions périlleuses. A l'attaque du 7 juin a conduit l'équipe de sapeurs nettoyeurs de tranchées avec une bravoure qui a excité l'admiration. A fait de nombreux prisonniers et tué des Allemands dans leurs abris souterrains à l'aide de pétards et à la baïonnette.

Sapeur mineur TROTTE, 6^e génie : dans l'équipe de sapeurs nettoyeurs de tranchées, à l'attaque du 7 juin, s'est montré un des plus braves. Au début de l'action, avec l'aide de son caporal, a fait prisonnier un officier, trois sous-officiers et treize soldats allemands.

Sapeur mineur GALLET, 6^e génie : cité à l'ordre de la brigade. D'une bravoure exceptionnelle ; à l'attaque du 7 juin, était des premiers dans la tranchée allemande où il tuait un officier allemand qui venait de le blesser de deux balles de revolver. A fait des prisonniers.

Sergent BARAZER DE LANNURIEN, 6^e génie : volontaire pour toutes les missions périlleuses. Cité à l'ordre de la brigade et du corps d'armée. A l'attaque du 7 juin, en tête d'une équipe, et sous le feu violent de grenades, a fait exécuter de solides barrages de sacs à terre dans le boyau allemand.

Sergent BOURASSEAU, 6^e génie : volontaire pour toutes les missions périlleuses. Deux fois cité à l'ordre du corps d'armée. A l'attaque du 7 juin, s'est montré un des sapeurs les plus braves en tête des colonnes d'assaut.

Caporal COLIN, 6^e génie : a contribué très activement à l'établissement d'un boyau reliant l'ancienne tranchée française aux positions conquises. Très grièvement blessé. Devra subir l'amputation d'une jambe.

Soldat MARTINEAU, 293^e d'infanterie : le 10 juin, un obus de gros calibre ayant tué ou blessé plusieurs de ses camarades, et lui-même ayant le bras déchiqueté par un éclat, a exhorté au calme et à la discipline les hommes qui se tenaient près de lui et a demandé à ce que ses camarades atteints plus gravement fussent soignés avant lui, a ainsi fait preuve du plus grand courage et de la plus grande abnégation. Amputé du bras droit.

Canonnier MOREAU, 3^e d'artillerie : très bon soldat à tous les points de vue, d'une excellente conduite et animé du meilleur esprit. Travaillant dans la nuit du 15 au 16 juin 1915, à proximité immédiate de la première ligne, sous le feu de l'ennemi, s'est fait particulièrement remarquer par son calme et son sang-froid ; grièvement blessé au bras, n'a pas proféré une plainte et a été pour ses camarades un exemple d'énergie et de volonté. A été amputé du bras gauche.

Sergent FAVROT, 150^e d'infanterie : a montré de réelles qualités de bravoure en chargeant par trois fois, le 30 juin 1915, à la tête d'un groupe de chasseurs et de soldats du régiment dont il avait pris le commandement.

Caporal BARRE, 8^e bataillon de chasseurs : pendant les combats du 30 juin et du 1^{er} juillet 1915, s'est maintenu à son poste pendant deux jours et une nuit, combattant sans relâche contre un ennemi d'une supériorité numérique écrasante et donnant au bataillon l'exemple d'une ténacité et d'un courage absolument remarquables.

Chasseur LEMAIRE, 8^e bataillon de chasseurs : pendant les combats du 30 juin et du 1^{er} juillet, s'est maintenu à son poste pendant deux jours et une nuit, combattant sans relâche contre un ennemi d'une supériorité numérique écrasante et donnant au bataillon l'exemple d'une ténacité et d'un courage absolument remarquables.

Chasseur DOMET, 8^e bataillon de chasseurs : d'une bravoure admirable. Le 30 juin 1915, juché sur un parapet, faisait le coup de feu en défiant l'ennemi qui arrivait près de lui. A, par son admirable attitude, maintenu auprès de lui une dizaine de chasseurs qui ont défendu jusqu'à la fin le poste de commandement du chef de corps.

Sergent COURTIN, 16^e bataillon de chasseurs : pendant les journées des 30 juin, 1^{er} et 2 juillet, a fait preuve d'un courage et d'une énergie rares ; a organisé la défense d'une tranchée sous un feu épouvantable. A su communiquer à tous son courage et son énergie ; a participé bravement en payant de sa personne à la reprise d'une tranchée perdue.

Caporal MEYRUEIS, 16^e bataillon de chasseurs : voyant que l'ennemi avait occupé une de nos tranchées, a rassemblé autour de lui quelques hommes hésitants, et bien que l'ennemi fût supérieur en nombre n'a pas hésité à se jeter bravement dessus à la baïonnette ; a reconquis la tranchée perdue.

Sergent PANOT, 16^e bataillon de chasseurs à pied : en campagne depuis le début, a participé à toutes les opérations du bataillon ; s'est fait remarquer en de nombreuses cir-

constances par sa bravoure et son sang-froid, en particulier à l'attaque du 17 février qu'il a su appuyer fort judicieusement avec la mitrailleuse dont il avait le commandement. Le 30 juin, commandant une section de mitrailleuses, a su par son sang-froid et son initiative faire prendre différentes positions de repli d'où il a fait exécuter des feux qui immobilisèrent momentanément l'ennemi et, se voyant encerclé par les Allemands, est parvenu au moyen d'un tir rapide à rompre le cercle et à ramener ses pièces dans nos lignes.

Sergent THAVENO, 162^e d'infanterie : aux attaques des 30 juin, 1^{er}, 2 et 3 juillet, a été pour tous un modèle de courage et de bravoure. S'est distingué déjà à plusieurs reprises.

Sergent POTTIER, 162^e d'infanterie : s'est précipité dans un boyau envahi et a abattu une quinzaine d'Allemands qui se présentaient ; a permis ainsi l'établissement d'un barrage et a donné le temps à ses hommes de se rallier à lui, arrêtant ainsi définitivement l'ennemi.

Sergent GUIBORAT, 154^e d'infanterie : dans toutes les circonstances difficiles, a fait preuve de courage et d'initiative, soit pour se porter en avant de nos tranchées jusqu'aux petits postes ennemis, soit pour diriger une attaque des lignes avancées. Au combat du 2 juillet, a fait sortir sa section hors de nos tranchées pour rejeter l'ennemi à la baïonnette.

Caporal QUÉROY, 151^e d'infanterie : extrêmement courageux, s'offre à tout instant pour toutes les missions dangereuses ; s'est fait particulièrement remarquer pendant les combats des 29, 30 juin, 1^{er}, 2 et 3 juillet 1915, notamment dans la défense d'un barrage.

Soldat TARAUD, 151^e d'infanterie : soldat très courageux, s'offre pour toutes les missions dangereuses ; s'est particulièrement fait remarquer pendant les combats des 30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1915.

Soldat DUVAL, 154^e d'infanterie : au feu depuis le début de la campagne, s'est brillamment conduit dans les journées des 30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1915.

Adjudant-chef GUIGNARD, 155^e d'infanterie : à la contre-attaque du 20 juin 1915 s'est porté résolument en avant avec sa section, refusant l'ennemi au-delà d'un barrage qu'il a conservé pendant trois jours et deux nuits avec les quelques hommes qui lui restaient malgré de nombreuses et violentes contre-attaques de l'ennemi.

Soldat COCHON, 155^e d'infanterie : n'a cessé de rendre depuis son arrivée au front les meilleurs services et de se proposer pour les missions périlleuses. S'est particulièrement distingué dans les combats du 30 juin au 2 juillet 1915 en restant à son poste malgré un violent bombardement.

Soldat PERRICHON, 155^e d'infanterie : s'est distingué en toutes circonstances et particulièrement dans les contre-attaques des 30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1915. S'est proposé volontairement pour faire de nombreuses patrouilles et a rapporté sur les positions allemandes des renseignements précieux.

Caporal GARLAND, 41^e territorial d'infanterie : envoyé en mission dans une région fréquemment bombardée et atteint très grièvement de plusieurs éclats d'obus, a fait preuve du plus grand courage et a manifesté sa fierté de souffrir et même de mourir pour le pays. A été amputé du bras gauche.

Soldat MARTIN, 8^e bataillon de chasseurs : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915, s'est battu au corps à corps avec des Allemands débouchant d'un boyau. A tenu à son poste jusqu'à ce que tous ses camarades tournés aient pu regagner une tranchée transversale. S'est porté en avant avec deux camarades pour délivrer une vingtaine de chasseurs prisonniers. A réussi à les dégager.

Caporal BUYSENS, 16^e bataillon de chasseurs : au cours des combats du 30 juin au 2 juillet 1915, voyant l'ennemi sortir en nombre de ses tranchées et marcher vers la droite des nôtres, est monté sur le parapet et entraînant une poignée d'hommes n'a pas hésité à se jeter dans le flanc de l'ennemi.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.